VIV(R)E LA FRICHE

Enquête photographique sur une expérience d'écologie sociale en banlieue parisienne

Igor Babou

Viv(r)e la friche

Enquête photographique sur une expérience d'écologie sociale
en banlieue parisienne

Igor Babou

.ARMED.SCR

« Nous espérons que les groupes écologistes écarteront tout appel au "chef de l'État" ou aux institutions bureaucratiques nationales et internationales, c'est-à-dire à des criminels qui contribuent matériellement à la crise écologique actuelle. Nous pensons que c'est aux gens eux-mêmes qu'il faut faire appel, à leur capacité d'agir directement et de prendre en main leur propre vie. C'est seulement ainsi que s'édifiera une société sans hiérarchie et sans domination, une société où chacun sera le maître de son propre destin »

Murray Bookchin, *Roots*, New-York, 1969 (traduit dans Bookchin, M., *Pouvoir de détruire, pouvoir de créer*, L'Echappée, Paris, 2019)

ISBN :
© Igor Babou, 2020

Sommaire

Eutopies
p. 7

Une écologie sociale en banlieue populaire
p. 10

Présentations
p. 22

Réparer, recycler, partager
p. 46

Publics
p. 63

Interactions
p. 84

Expulsions, entraides, réinstallations
p. 96

Convergences
p. 122

Prolongements
p. 138

Une joie discrète (par Joëlle Le Marec)
p. 144

Le vivant en lutte (par Amélie Monnereau)
p. 147

(Petite) bibliographie
p. 151

Remerciements
p. 153

Eutopies

Parfois, les utopies se réalisent. C'est rare, mais certaines s'incarnent et trouvent alors leur lieu propre. Elles construisent ce que l'on pourrait désigner par le néologisme d'*eutopie*, les *bons lieux*. Des endroits où l'on peut faire monde commun. Elles sont souvent difficiles à identifier et apparaissent alors comme des expérimentations marginales, sans portée, qui n'auraient d'autre intérêt que de faire signe vers autre chose, à une autre échelle, régionale, nationale. Méconnaissables, elles sont combattues.

Dans un contexte de crise environnementale et démocratique, un tout petit groupe de personnes déterminées et cohérentes, sans aucune ressource économique ni soutien institutionnel, a pu créer dans un quartier populaire les conditions de possibilité d'une écologie sociale et solidaire telle qu'en rêvent les institutions lorsqu'elles tentent de promouvoir la « transition écologique ». Un lieu d'expérimentation sociale et écologique original s'est en effet ouvert dans la banlieue Est parisienne, sous le nom de « Laboratoire Ecologique Zéro déchet » (LEØ). Il s'agit d'un squat, d'abord situé à Noisy-Le-Sec, puis à Pantin.

J'y mène depuis septembre 2018 une enquête ethnographique. J'ai aussi réalisé des photographies, avec l'accord des personnes. Avant de devenir chercheur en sciences sociales, j'ai en effet été photographe : c'était mon premier métier, et la photographie reste l'un de mes moyens d'expression favoris. Ces images sont l'une de mes contributions au travail du LEØ, puisque dès le début de l'enquête j'ai proposé qu'elles puissent être utilisées gratuitement, pour alimenter le blog du squat.

Les observations et les entretiens menés au LEØ ont l'intérêt de battre en brèche quelques stéréotypes à propos de l'écologie. Car le public qui fréquente ce lieu est loin de correspondre au cliché du « bobo-écolo » issu de la gentrification des quartiers populaires. On a plutôt affaire à des personnes issues de l'immigration ou des classes populaires n'ayant pas forcément pu accéder à un niveau d'étude élevé, et dont les revenus sont souvent assez faibles.

Cette enquête ne s'inscrit dans aucun contrat de recherche. J'habite à deux pas du squat, et j'y viens aussi bien par plaisir et intérêt personnel que pour réaliser des observations et des entretiens. Je n'ai donc pas besoin de gros moyens. Cette absence de cadre contractuel me donne également une grande liberté dans la pratique d'enquête, dans ses temporalités et dans ses modalités.

Mon intérêt pour ce squat et ses activités est politique autant qu'écologique. Car partout où le libéralisme et le productivisme capitaliste progressent, la culture, l'enseignement, la santé, la justice, la recherche et les biens communs s'effondrent. L'effondrement en cours n'est pas seulement celui de la biodiversité : c'est aussi un effondrement de la démocratie. Et cet effondrement s'appuie partout, et de plus en plus fortement, sur une mise en concurrence de tous contre tous, sur des inégalités et des injustices de plus en plus évidentes, et sur une violence d'État aussi bien symbolique que physique. Je le constate même dans le cadre de mes enquêtes plus académiques, celles qui portent sur le patrimoine naturel, puisque les aires naturelles protégées – notamment en France, mais également à l'étranger -

sont sont très activement privées de moyens et de personnels par l'État.

Ce n'est pas seulement dans la rue que les injustices sont criantes, c'est aussi au sein de chaque institution. Et si les inégalités, les injustices et les formes les plus perverses de domination (de genre, de couleur et de classe) pénètrent si fortement dans nos institutions, ce n'est pas uniquement par la faute d'un pouvoir autiste et violent, qui tue ou mutile régulièrement celles et ceux qui manifestent pour s'opposer au monde effrayant que le capitalisme nous impose. C'est aussi parce que le libéralisme, tel un cancer, a semé ses métastases dans l'ensemble de nos pratiques. C'est enfin parce que nous avons naturalisé ces transformations dans le cadre de nos conduites individuelles, dans le travail et dans toutes les dimensions de la vie sociale, que ce cancer s'est installé. Des résistances existent, et ce livre en témoigne. Elles se réfugient souvent dans des marges : ici dans un squat, ailleurs dans des institutions.

On peut s'en inspirer pour qu'elles contribuent à une émancipation devenue urgente si l'on veut restaurer la possibilité d'un avenir qui ne soit pas fait que d'effondrement.

Une écologie qui ferait l'impasse sur ces questions de domination et sur les médiations multiples qui les construisent au quotidien serait condamnée à reproduire les apories de l'environnementalisme avec sa quête d'une nature « sauvage » séparée de l'humain.

Si la seule question qui vaille la peine d'être posée aujourd'hui est bien « quel monde voulons-nous ? », alors on devrait en trouver la trace y compris dans les pratiques scientifiques dont fait partie l'enquête ethnographique. C'est ce que j'essaie de faire ici, en travaillant avec un minimum de moyens, en réduisant les ressources que je consomme, et en refusant de transiger avec une éthique de l'attachement et du singulier, opposée à la montée en généralité, à l'idéologie objectiviste des journalistes, de certaines sciences sociales et des sciences dures : les gens, les sociétés et les discours ne sont pas des objets !

Dans ce livre, j'ai mis l'accent sur l'image. Pas dans une perspective de communication, ni pour valoriser des personnes et leurs pratiques (même si j'admire leur engagement), mais parce que la photographie est un art de la *relation*, du moins quand on la pratique avec une sensibilité ethnographique. Je décris, sans jamais les mettre en scène, des relations : interactions au sein de groupes, relations entre des personnes et leur environnement matériel, et relations entre ces personnes et l'observateur, moi en l'occurrence. Cela repose sur la construction patiente d'un type de relation particulier : la confiance. Sans la relation de confiance, qui est un préalable à toute prise de vue et qui n'a pas forcément à apparaître en tant que signe dans l'image elle-même, il n'y aurait pas d'image possible, ou seulement des images mortes : des images « objectives », comme celles qu'on trouve dans la presse, et qui déréalisent le monde faute de construire les personnes en sujets pris dans des relations et des attachements.

C'est en cela qu'il y a une forte proximité entre l'enquête ethnographique et la photographie documentaire. Il s'agit sans cesse de chercher le bon lieu, la bonne distance, les bons attachements, et le bon regard, pour proposer un savoir et des images *eutopiques*.

Une écologie sociale en banlieue populaire

Nous sommes dans le quartier Léo Lagrange à Noisy-le-Sec, en Seine-Saint-Denis – le fameux « 93 ». Une rocade sépare Noisy de Bobigny et longe le canal de l'Ourcq, ainsi qu'une ligne de métro et de vastes installations de la SNCF. Cet axe constitue une véritable saignée urbaine : l'eau sombre du canal, la ligne de métro qui le borde, plus loin les éclats métalliques de l'immense tapis de rails des ateliers de la SNCF et le vacarme des voitures et des camions, n'invitent guère à la flânerie naturaliste.

Aux alentours, des bâtiments industriels délabrés, des implantations plus récentes d'entreprises ou d'entrepôts de stockage, le parking d'une administration récemment déménagée où s'entassent les caravanes de gens du voyage. Perpendiculairement à cet axe qui mène à Paris, une autre rocade relie Noisy et les tours de Bobigny par un pont qui enjambe cet enchevêtrement de métal, de bitume et de hangars.

C'est au coeur de ce quartier qu'une initiative écologiste a vu le jour, dans le vaste bâtiment désaffecté d'une imprimerie où un petit groupe d'activistes se définissant comme anticapitalistes et écologistes a élu domicile. Ils ont squatté ce bâtiment vide et inutilisé depuis dix ans, s'y installant dans des conditions précaires en juin 2018. Des affiches dénonçant le capitalisme et proposant de rejoindre une Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne (AMAP) ont alors fleuri, de même que les réseaux sociaux annonçaient l'ouverture prochaine d'un « laboratoire », le Laboratoire Écologique Zéro déchet (LEØ).

Pour l'INSEE, une friche « est un espace bâti ou non, anciennement utilisé pour des activités industrielles, commerciales ou autres, abandonné depuis plus de 2 ans et de plus de 2000 m² » (Duny, 2016).

Toujours d'après Duny, environ 2500 friches industrielles étaient recensées en France en 2016. L'INSEE indique par ailleurs que 2,8 millions de logements étaient vacants en France en 2018.

LIEBHERR
L 49,16 x B 5,02 - 497T
01840453

De nombreux logements et bâtiments vacants pourraient servir à autre chose qu'à la spéculation immobilière. Servir pour mener des projets écologiques et solidaires, par exemple.

Pour qu'ils restent vides et inutilisés, des entreprises ou des collectivités territoriales doivent salarier des gardiens qu'il faut loger sur place, dans des conditions sanitaires parfois déplorables.

Beaucoup d'argent est ainsi dépensé pour enfermer du vide, pour interdire d'habiter et empêcher d'agir.

« Le fait d'avoir voulu sortir du travail, c'est politique, ce n'est pas militant au sens où je le fais pour moi d'abord, mais c'est... Dès que je peux placer aux gens que j'essaie d'arrêter de travailler, ça fait marrer tout le monde, et cette blague est super. Ça marche à tous les coups ! J'essaie d'arrêter ! »

(Michel, fondateur et animateur du LEØ)

« En fait, il n'y a qu'à faire, il faut faire et c'est à nous de le faire. Il ne faut pas attendre que ça vienne d'ailleurs. Si on a envie de faire des choses, on a les moyens, on peut s'amuser en le faisant et faisons-le, amusons-nous et reprenons notre vie, notre ville, notre pays en main, tout ce qu'on veut, vivons ensemble et n'attendons pas que ça vienne d'ailleurs. »

(Amélie, fondatrice et animatrice du LEØ)

J'ai découvert le LEØ à l'occasion d'une journée portes ouvertes début septembre 2018. J'habite moi-même tout près. Dès l'entrée du bâtiment, un long tube néon rouge donne le ton au-dessus d'une affiche qui proclame « *Marre de subir ? Tout se répare* » et invite le visiteur à s'initier à la réparation et au recyclage des objets manufacturés. Passé ce seuil, on pénètre dans une immense pièce de béton rectangulaire d'environ 1000 m^2 scandée de piliers. Elle est bordée par des baies vitrées donnant sur un rideau d'arbres et une petite cour goudronnée. Au centre de la pièce, un bras articulé industriel de plusieurs mètres de long, autrefois destiné à la manutention du matériel de l'entreprise, supporte avec humour un lustre rococo. Au début de l'enquête, le lieu est habité et animé par trois personnes : un couple issu des milieux du théâtre et de l'éducation populaire, et un homme qui se présente comme « vulgarisateur ». Elles seront rejoint plus tard par d'autres personnes, de même que certaines quitteront l'aventure, au gré de l'évolution des projets personnels. Le vulgarisateur partira ainsi suite à des tensions personnelles et idéologiques. Le squat est évidement en instance d'expulsion, son occupation étant illégale. Les activistes avaient pourtant contacté plusieurs mairies pour présenter leur projet d'éducation populaire, mais sans succès. Ayant repéré un bâtiment inoccupé depuis dix ans suite à une faillite, ils ont décidé de l'habiter et de l'aménager – nettoyage au Kärcher, installation de mobilier de récupération, etc. – afin d'y développer des activités ouvertes au public et destinées à faire vivre l'écologie.

Le projet du LEØ semble antinomique avec le contexte industriel dans lequel il est situé. Comment parler d'écologie dans un tel cadre ? À cette question exprimant ma perplexité, le couple qui anime le squat répond que c'est justement dans un quartier de ce type qu'il fallait s'installer pour mener une activité en lien avec des enjeux environnementaux : dans un quartier plus aisé, cela aurait été « trop facile » dans la mesure où il ne s'agissait pas de s'adresser seulement à la classe moyenne éduquée.

Les activités du LEØ se répartissent autour de trois pôles : une « gratuiterie » où chacun peut venir déposer ou récupérer gratuitement des vêtements ou des objets (vaisselle, petits meubles, jouets, hifi, livres et bandes dessinées, etc.), une cantine à prix libre où l'on déguste des plats et des boissons chaudes bio en s'installant autour de tables en bois pour discuter, lire ou jouer aux cartes, et enfin un atelier d'autoréparation disposant de nombreux outils. L'animateur conseille et aide le public dans la réparation des objets en panne qui sont apportés : du grille-pain à l'ordinateur en passant par le vélo. S'ajoute à ces trois pôles d'activité une AMAP, proposée chaque jeudi par le vulgarisateur. Enfin, les visiteurs sont invités à proposer des activités qui seront hébergées par le LEØ si elles correspondent aux thèmes du squat.

Dans les discussions, le discours anticapitaliste des membres du LEØ s'énonce en dehors de tout cadre partisan : leur positionnement écologiste est défendu comme une pratique ancrée dans le quotidien, et non dans des théories politiques, et c'est cet ancrage dans le quotidien qui est revendiqué comme profondément « politique » et opposé à la politique politicienne – y compris l'écologie politique qui ne sert pas ici de référence.

UN
1263

Amélie « Je voulais qu'on s'appelle le LEØ parce que je savais que j'allais perdre mon chien (Léo) et que ça allait être un drame incroyable pour moi. Et du coup j'ai trouvé l'acronyme au bout d'un moment en cherchant, en cherchant, en cherchant. Je voulais un truc avec le Laboratoire parce que c'est déjà un des mots qui était présent dans mon ancienne coloc, Laboratoire paysager et architectural, je ne sais plus [...] et j'aimais bien cette idée de laboratoire parce que ce n'est pas... On fouine, on cherche, on n'est pas des pros et on expérimente, on ouvre l'expérimentation à tout le monde, on partage l'expérimentation. »

Michel « J'ai l'habitude d'avoir souffert de l'accueil du public et du coup je fais avec ! Mais c'est à la fois enthousiasmant et ça pousse à se dépêcher au moins les dernières heures avant que le public arrive, ça motive et à la fois c'est un enjeu parce que c'est important de recevoir les gens. On a forcément le trac quand on reçoit le public, que ce soit pour réparer des trucs ou pour faire du théâtre, le trac est le même. »

Il règne au sein du LEØ une radicalité dans les exigences qui coexiste cependant avec une délicatesse dans l'analyse et la construction des relations avec le public. Par exemple, Amélie et Michel suppriment systématiquement les logos et noms de marques des objets qui leurs sont donnés. Ils refusent en général tout ce qui vient d'Ikea, de Décathlon (que Michel appelle toujours « Cacathlon »), de Disney, etc. Au-delà de la question des logos, c'est surtout la fabrication de ces objets qui pose problème au plan écologique. On sait par exemple que le mobilier des grandes enseignes d'ameublement est souvent constitué de particules de bois agglomérées, de PVC et de colle synthétique, et qu'il laisse échapper des vapeurs de solvants et des micro-particules nocives pour la santé. Sans parler du plastique utilisé dans la fabrication des jouets, ou du tissus des vêtements de la grande distribution qui contient des substances chimiques toxiques. Lorsque nous lavons ces vêtements, des produits chimiques se répandent dans le système de traitement des eaux usées et agissent en tant que perturbateurs endocriniens dans les mers, les lacs et les rivières.

Une personne est arrivée un jour au LEØ avec plusieurs énormes sacs d'objets et de vêtements à donner. Certains de ces objets et vêtements représentaient des stéréotypes de genre. Amélie me les signale comme quelque chose qu'elle exècre (symbole du capitalisme et du sexisme, de la vulgarité des productions de la culture de masse), mais elle m'indique qu'elle va quand même les mettre en rayon pour ne pas vexer la personne qui les a apportés, et dont elle sait qu'elle va revenir. Elle ne fera disparaître ces objets que plus tard.

C'est, typiquement, cela qui n'est pas dupliquable dans l'expérience du LEØ. Ce n'est pas comme si l'on pouvait en tirer un modèle, réappropriable et transférable dans un autre contexte, de manière fonctionnelle. On ne peut pas décréter « vous me mettrez une gratuiterie, un garage d'autoréparation et une cantine bio » pour qu'une expérience de ce type trouve son public. Je suis rassuré de sentir qu'une expérience ne peut pas être dupliquée, ni modélisée. Car ça signifie qu'elle échappe ainsi aux apétits du marketing, des adeptes des tiers lieux, et des politiciens. C'est parce que cette expérience, comme on le verra tout au long de cette enquête, est profondément politique, mais aussi locale et contingente, qu'elle ne court pas le risque d'être réduite à un modèle fonctionnel qui en réifierait les traits de manière abstraite en les déconnectant de leurs attachements.

Amélie « On a été taxé de mépris de classe parce qu'on voulait enlever les trucs Disney et les tutus, la Reine des Neiges… parce qu'il y a des gens qui seraient contents d'avoir ça. Ça nous questionne beaucoup en fait. C'est délicat. Il y a des petites filles qui seraient contentes d'avoir ça et en même temps le proposer dans cet endroit-là, qui est un peu une bulle… On n'est pas dans la société normale, on est dans autre chose. J'ai envie de proposer un autre monde dans cet endroit [...] presque de la poésie [...] et c'est gratuit en plus. Enfin, je ne sais pas comment dire. Le mot de poésie, j'aime bien parce que ça permet de recréer quelque chose. Peut-être que ça exclut une partie de la population, mais je n'ai pas l'impression parce qu'on a des gens très pauvres qui viennent et qui sont ravis de venir dans un lieu très joli, avec de beaux vêtements, et que ce soit gratuit. En tout cas, moi, ça me questionne beaucoup. Je ne veux pas exclure une partie de la population. Ce n'est pas du tout mon idée, au contraire, on essaie que l'écologie ne soit pas excluante. »

L'attention au public se marque par un goût pour la décoration et la création d'ambiances poétiques. À Noisy comme plus tard à Pantin, on est pourtant bien dans un bâtiment industriel où le béton prédomine et où le froid est souvent mordant faute de chauffage. Mais le LEØ ne ressemble pour autant pas à l'imaginaire du squat berlinois « destroy » qui prédominait dans les années 1980. Au contraire, le choix d'un éclairage ponctuel, l'installation de lampes parfois bricolées et à l'esthétique décalée, le mobilier vintage en bois massif, ou encore l'aménagement de l'espace qui privilégie des petits salons où s'installer dans une ambiance de clair-obscur intimiste, réussissent à créer une atmosphère chaleureuse.

Les murs accueillent volontiers des expositions de collages ou de peinture, et des enceintes diffusent de la musique dès qu'un public est présent. En vertu de mes pratiques instrumentales et de mon goût prononcé pour les musiques punk, techno ou expérimentales, je suis chargé de retourner les vieux vinyles de récupération quand ils arrivent en fin de face, responsabilité éminemment stratégique et complexe que je suis à peu près capable d'assumer sans incident majeur.

Les musiques marginales et bizarres et un passé commun dans le punk et la *free party* ont d'ailleurs été un trait d'union culturel entre Michel, Amélie et moi-même. Comme quoi, la pratique ethnographique et l'accès à un terrain dépendent parfois de bien d'autres facteurs que de la seule lecture des ouvrages méthodologiques des sciences sociales…

L'attention au public se manifeste aussi par une cantine à prix libre, avec une petite restauration toujours délicieuse : soupes de légumes, tartes salées ou sucrées, jus de fruits, tchaï, tisanes, etc. Cela crée des moments de convivialité, puisqu'Amélie cuisine devant le public. Chacun.e se sert, paie ce qu'il peut payer, et le principe est que chacun.e se charge de sa vaisselle une fois le repas terminé. Le LEØ n'est pas un restaurant !

Amélie « On a un accord avec un magasin bio qui nous donne ses invendus. Du coup, je passe pas mal de temps à transformer. Il y a une partie de transformation qui reste pour la maison, des sauces tomates, des choses comme ça, et puis transformation de fruits en confiture, des petites stérilisations. J'essaie de valoriser au mieux, de faire sécher tout ce qui peut être séché et valorisé, les champignons, les choses comme ça. ça me prend pas mal de temps parce qu'en plus c'est des petites quantités à chaque fois. Donc je vais faire trois pots de confiture de nectarines, un pot de poires ! C'est très chronophage ! Et c'est beaucoup plus long de trier des fruits et des légumes, c'est-à-dire des choses abîmées qu'il faut valoriser, que de n'avoir que des beaux fruits à traiter en fait. [...] Le prix libre j'y tiens vraiment, je trouve que les choses doivent être accessibles. En plus, on fait presque que de la récupération, donc sur les confitures, il faut que j'achète le sucre bio, ce qui est un vrai budget, mais je trouve qu'il faut faire profiter aussi aux gens de nos possibilités. L'idée, ce n'est pas de se faire de l'argent ici. »

Michel «J'ai appris tout ce que je sais sur le vélo à l'atelier d'autoréparation de Bastille, Vélorution. Des ateliers vélo, il y en a plein. Du coup, autoréparation de vélo, pourquoi pas autoréparer tout le reste?

J'ai constaté l'efficacité fantastique du fait qu'en quelques semaines, en venant régulièrement, on peut apprendre à démonter complètement, à remonter son vélo, et ce avec juste les gens qui nous entourent. Et au bout d'un moment, les choses qu'on a apprises il y a deux, trois semaines, on est presque fier de les retransmettre au débutant qui arrive.

Et ici j'essaie de faire la même chose. Et quand ça marche, j'en suis ravi. Quand je me tourne, je fais un truc et je reviens et il y a quelqu'un d'autre qui montre à quelqu'un comment on remet le pneu, je n'interviens surtout pas, au contraire!»

Aux Pignons sur Rue
Email :
auxpignonssurruenls@gmail.com
GRAND APPETIT
GRAND APPETIT
GRAND APPETIT

TITAN

Amélie « Donc on met à disposition nos outils, notre matériel, le lieu, des matières premières aussi. On a pas mal de bois, donc s'il y a quelqu'un qui veut venir se construire, apprendre à faire un petit meuble en bois ou en métal, il peut venir. Le métal, c'est plutôt mon domaine, j'ai fait pas mal de ferronnerie, donc la soudure et tout ça, c'est plutôt mon petit domaine, ça et les machines à laver, c'est mes compétences ! On est complémentaire, s'il y a quelqu'un qui veut venir travailler le métal, il peut m'appeler, si c'est plutôt bois, c'est le domaine de Michel, et que les gens se réapproprient leur vélo, leur truc, et que la prochaine fois ils puissent faire eux-mêmes, c'est juste cette idée-là. Et du coup, c'est éminemment écologique, on évite le rachat d'un objet. »

« Je fais la gratuiterie, donc ce n'est pas trop preneur de temps, c'est surtout du tri, de l'installation, un peu de nettoyage de temps en temps et du recyclage. Je récupère tous les tissus pour les transformer en plein de trucs, je couds pas mal, donc tout ce qui n'est pas mettable je le retransforme ou je remets en circuit. L'idée, c'est d'avoir un magasin où c'est plutôt en bon état... Ce n'est pas une fripe, c'est plutôt une gratuiterie, il y a des choses neuves, j'essaie du mieux que je peux que ce soit plutôt attractif et que les gens arrêtent d'aller acheter des choses au supermarché. »

NY

L'enquête menée auprès des personnes venant au LEØ fait émerger des profils souvent issus de l'immigration ou des classes populaires (enfants d'ouvriers, ouvriers et employés, fonctionnaires de la fonction territoriale, chômeurs, etc.). Ces personnes n'ont pas eu accès à un niveau d'étude élevé, et leurs faibles revenus ne leur permettent pas toujours de s'intéresser à l'alimentation issue de l'agriculture biologique. L'AMAP a ainsi un cout trop élevé pour certains. Même si plusieurs personnes correspondent à la classe moyenne éduquée intéressée par l'écologie (le LEØ est fréquenté par quelques enseignants et artistes), la gratuiterie et l'atelier d'autoréparation répondent aux besoins de personnes en difficulté sur le plan économique. L'enjeu écologique reste bien présent, mais il ne s'exprime pas dans les cadres les plus présents dans le débat public médiatique : on parle ainsi très rarement du « changement climatique », quasiment jamais de la biodiversité ou des dangers du nucléaire, et encore moins de la protection des baleines ou des forêts tropicales. En revanche, les personnes interrogées décrivent leurs pratiques de réduction de la consommation (notamment en viande), de recyclage et de réduction des déchets. Elles évoquent également le besoin d'une alimentation saine et de parcs de proximité pour se promener en famille. Ces personnes présentent la solidarité comme une valeur cardinale, et expriment le besoin de lieux de discussion favorisant le lien social, ou celui d'espaces pour des activités que l'on ne peut pas mener en appartement ou dans des locaux associatifs sous-dimensionnés. Enfin, le Coran est plusieurs fois cité comme incitant au respect de la nature.

Ce qui caractérise ce public, outre son origine sociale modeste et son caractère familial, c'est son insertion dans les réseaux associatifs locaux. Notamment une association militant pour l'usage du vélo en ville, une association culturelle et une friche théâtrale conventionnée par la communauté d'agglomération Est Ensemble. Une association d'apiculture urbaine se rapprochera également du LEØ, en raison des espaces et de l'outillage qu'elle y trouve pour construire des structures en bois pour ses ruches. C'est l'association la plus proche, par son thème, d'un environnementalisme classique. Elle est dirigée par une personne issue de l'immigration qui est agent de sécurité au moment de l'entretien, et proche de la retraite. Elle ne justifie pas son intérêt pour les abeilles par des références à la biodiversité, mais plutôt par un intérêt personnel pour ces insectes doublé d'un plaisir de produire son propre miel. Une partie des personnes évoque des vacances passées en contexte rural durant l'enfance, ou des parents ou grands-parents ruraux : cela semble avoir préfiguré leur sensibilité à l'environnement. Enfin, la dimension des sociabilités a paru déterminante lors des entretiens, de même que la volonté de mener des actions concrètes au sein de la ville et du quartier. On le voit, ces modalités d'engagement redéfinissent implicitement l'environnementalisme classique en l'ancrant dans un territoire, et dans des thèmes et des sociabilités de proximité. Des liens entre nature et culture apparaissent là où l'environnementalisme classique en réifie l'opposition : ainsi, le couple d'animateurs du LEØ organise des ateliers de jardinage et d'aménagement paysager dans la cour de la friche théâtrale, une artiste vient au squat pour y présenter une fable animalière destinée aux enfants, ou encore une plasticienne utilise des déchets et des magazines récupérés par le LEØ pour en faire des collages artistiques qu'elle expose sur place. Même s'il ne s'agit pas de l'environnementalisme des écologues et des ONG, cela reste cohérent avec un objectif de transformation des pratiques autour d'enjeux écologiques.

(S.)

«Je suis le deuxième d'une famille de sept enfants, d'un père algérien kabyle et d'une mère tourangelle. Ils sont venus travailler à Paris, il se sont rencontrés, et voilà : petite famille de sept enfants. On a vécu longtemps un peu les uns sur les autres dans une pièce cuisine à Levallois avant que mon père puisse bénéficier d'un logement à Stains. Il était monteur en moteur électrique. Il refaisait des bobinages, des moteurs qui avaient cramé des choses comme ça. Et ma mère était femme de ménage.

Je suis dans une petite rue pavillonnaire. J'ai un petit pavillon qui est pas très grand hein, ça fait moins de 100m^2 la parcelle. Avec un mur aveugle derrière. Donc j'ai une cour avec deux trois arbustes autour et des choses comme ça. Donc enclavé entre deux cités, bon des soucis de voitures cassées, fouilles de voitures, machin et tout ça. Mais bon apparemment c'est le lot de beaucoup de quartiers. Parce que y'en a qui trouvent plus facile de se servir dans les voitures que d'aller bosser donc...

L'environnement, moi la problématique des déchets, donc même par rapport à mon association on a une idée, c'est que si on peut fabriquer nos ruches avec des choses qu'on peut récupérer, donc du réemploi, comme des planches de coffrage des choses comme ça, on essaye, on récupère des séchoirs et récupère les tiges blanches pour faire des supports, des petites clavettes pour fermer des portes des ruches. Voilà on récupère des scratchs de baskets pour faire des système de fermeture.

J'ai rencontré Michel et Amélie, ils promenaient leur chien dans le parc là-haut. Du coup on est arrivés près de la petite cabane où on a un petit coin pour stocker deux-trois trucs. Puis on a papoté cinq minutes sur les frelons asiatiques et tout ça et je disais que la problématique de l'association c'était un lieu pour pouvoir fabriquer nos ruches. Parce que là ici on a de quoi pouvoir poser nos affaires, mais on a pas de lieu où... enfin on a le courant c'est déjà bien dans cette petite cabane on a le courant ! Mais du coup on est obligés de travailler à l'extérieur. Et quand on travaille à l'extérieur on est sous les conditions climatiques et les choses comme ça quoi... Donc voilà c'est la seule chose... Et puis après on est arrivés : passe nous voir, si t'as le temps tu passes maintenant ! Et puis voilà dans le quart d'heure j'étais là !»

(Z.)

« Alors moi mes parents c'est des gens qui viennent d'Algérie. Ils sont venus très jeunes. Ils se sont rencontrés ici, mariés. On est cinq, on est deux filles et trois garçons. Moi à la base je suis secrétaire. Ma mère elle était femme au foyer. Et mon papa il travaillait dans les chantiers il conduisait les tracteurs. Alors à l'époque quand on me demandait le métier de papa je mettais "conducteur de tracteurs". Moi je disais ça hein !
Il faisait ça et c'est lui qui a toujours travaillé. Et déjà, ma mère étant petite était déjà... elle faisait attention à l'eau, on faisait attention à beaucoup de choses quand même et j'ai appris ça aussi d'elle. Je suis pas restée longtemps secrétaire parce que rester assise derrière une chaise...

J'ai fait plein de choses, j'ai fait secrétaire, j'ai travaillé avec des enfants, pour payer mes études j'ai travaillé, j'ai gardé des enfants. J'ai fait plein de choses ! Travailler dans les bureaux aussi, comme le ménage le week-end.

Et voilà, puis après une fois que j'ai grandi, j'étais pas dans l'écologie moi. Et une fois que j'ai eu mes filles, j'ai commencé à me poser des questions. Parce que j'utilisais des lingettes. Je me dis, mais les lingettes quand on les jette... Pourquoi je fais pas comme maman quand elle faisait quand on était petit ? Quand elle nous lavait le derrière avec un gant de toilette !

Tu sais j'ai éliminé tous les... j'utilise que du vinaigre blanc et du bicarbonate dans la maison, pour faire le ménage par exemple. J'ai plus de produits d'entretien. J'ai parlé avec Amélie. Elle m'a montré, on a discuté, j'ai dit "mais c'est génial ce que vous faites ! Vous êtes les seuls à Noisy à le faire !". Et c'est comme ça que j'ai commencé à connaitre, à en parler autour de moi. J'ai dit à tous ceux que je connaissais, vous voulez venir au laboratoire et tout... il y a une AMAP si vous voulez vous inscrire, mais en même temps il y a la gratuiterie si vous voulez vous servir pour les enfants ou ramener chez vous... »

(M.)

« J'ai toujours habité dans le 93 en fait. Je suis issue d'une grande famille, neuf enfants, et issue de l'immigration bien sur parce que mes parents sont venus dans les années cinquante ici. Du moins habiter à Paris. Après on a atterri à Rosny-sous-Bois. Ils sont venus en 54 du Maroc et ils ont débarqués à Paris. Mon Papa était artisan dans le bâtiment, ma maman était femme de ménage.

Voilà, on est issus d'une famille où on n'a pas fait des grandes études mais on a une richesse intérieure qui est le partage, la générosité, et on est très sociables. On a toujours aidé notre prochain, on essaie toujours d'aider notre voisin, et on élève nos enfants en ce sens-là. C'est à dire que tout le temps, on est toujours dans l'entraide, tout le temps. C'est pour ça que le lieu ici, c'est tout à fait à mon image, à notre image familiale aussi. Et voilà, n'ayant pas fait de grandes études que ce soit moi ou mes sœurs, on a toujours eu des postes à responsabilités malgré tout. Avec notre débrouille, et notre savoir vivre, et notre culture aussi parce qu'on aime partager. Je suis issue d'une famille où on est énormément mélangés, c'est à dire qu'il y a toutes les ethnies chez nous. Il y a des Africains noirs du Congo, du Mali. On est une grande famille, donc ça veut dire j'ai des grands neveux, j'ai des grandes nièces, donc si tu veux ma soeur elle est marié avec un Martiniquais, j'ai mes deux autres, mes trois autres frangines qui sont mariées avec des Français, Bretons, Normands, des Français pure souche. Moi je suis mariée avec un Algérien, je suis Marocaine. Ma nièce est mariée avec un Portugais, mon autre nièce avec un Zaïrois, l'autre avec un Sénégalais, on est vraiment multi-ethnie. Il y a de l'Espagne, jusqu'au juif quoi, il y a vraiment, il y a juif, Espagnol il y a tout chez moi, [...] c'est vraiment une osmose, c'est un mélange de culture. Nos enfants ils sont tout colorés hein ! On comprendra jamais : mon père il est noir, mon neveu il est noir noir, moi je suis mâte, l'autre il est blanc...

On allait chez Emmaüs pour s'habiller, on allait au Secours Populaire, on allait au Secours Catholique, on était aidés, mes parents ils avaient pas une fortune hein ! On était aidés par la mairie quand on allait aux sports d'hiver avec l'école, voilà, ils avaient pas des gros moyens, donc avant c'était l'entraide.

J'ai beaucoup de mal à jeter parce que je pars du principe où moi j'en ai peut-être pas besoin mais ça peut servir à quelqu'un d'autre. Puis on s'inquiète tout le temps... du système du recyclage, où est-ce que ça va, tout le temps on dit à nos enfants : faut pas jeter comme ci faut pas jeter comme ça. Voilà, il faut qu'on soit des exemples aussi pour le futur, pour nos enfants, pour tout. »

(F.)

« Moi je suis natif de l'est de la France. Saint-Dizier, c'est le nord de la Haute-Marne. D'une famille ouvrière. Donc j'étais un peu destiné à travailler en usine, ce que j'ai fait pendant dix ans parce que j'ai une formation initiale de fonderie sur modèle. Et je suis venu sur Paris parce que j'avais un désir de... j'ai arrêté mes études au bac sans l'avoir. Donc je voulais reprendre des études et faire autre chose que travailler dans le secteur industriel. Toujours est il qu'en venant à Paris j'ai continué à travailler en usine, pour manger surtout. Je travaillais chez Renault par exemple, à Billancourt. Mais j'avais toujours ce désir de reprendre des études. Et je visais assez haut puisque je voulais faire les beaux arts. Il y a un concours d'entrée qui n'est pas évident. Et je faisais les cours du soir à la ville de Paris, des cours de dessin, dessin de modèle, et gravure. J'ai trouvé un institut de formation [...] pour les animateurs en collectivités, il y avait un resto d'application, et il y avait plein d'ateliers de gravures, céramiques, vanneries, photo, cinéma, etc. Au bout de quatre ans j'ai eu mon diplôme et j'ai cherché du boulot un peu dans le milieu artistique. Là je me suis rendu compte que c'était vraiment difficile de pénétrer ce milieu. Donc je me suis demandé si j'allais pas re-bosser dans l'industrie et puis j'ai fait une demande à l'académie de Créteil. Et là on m'a proposé cinquante postes ! Mais en technologie ! Donc j'ai été prof de techno, j'étais maître auxiliaire... Et puis en fait il y a eu une revalorisation du diplôme donc j'ai passé le concours, la certification pour être prof d'arts plastiques, que j'ai eu. Et je suis en fait prof d'arts plastiques depuis une vingtaine d'années.

J'ai eu une activité militante sur Saint-Dizier, qui est une grosse base... Il y a une base atomique, oui des avions de chasse et compagnie. Donc j'avais une activité militante contre l'armée par exemple, mais aussi contre le nucléaire.

Après je veux dire au niveau pratique, par exemple, on fait attention à... bon on a un compost enfin je veux dire on a un équipement basique. Mais ça c'est des choses que j'ai connu, mon père avait un compost, moi j'ai toujours connu un compost à la maison. Donc encore une fois c'est quelque chose de presque naturel, comme avoir une cuvette à côté de l'évier pour éplucher les légumes. Moi ça m'a pas posé beaucoup de difficultés. C'est une préoccupation... enfin une préoccupation, des gestes qu'on surveille, qu'on a ensemble. Après dans la maison, moi j'aime les plantes, il y a un petit jardin derrière qui vit sa vie. Donc c'est un peu sauvage et en même temps il y a une petite production de fruits. Là devant il y a un figuier, il y a un pêcher, il y a du raisin. Là entre septembre et là il y a peu, on a mangé des fruits de la maison.

Dans mon activité je procède un petit peu comme ça aussi. C'est-à-dire c'est un peu l'esprit zéro déchet, c'est un peu radical comme position et c'est intenable avec les gamins, parce que du déchet en arts plastiques, ils en produisent. En tout cas je leur demande, et la matière première c'est souvent du magazine. Puis après, moi je parle souvent d'écologie, d'habitat en bois, de cabanes, donc voilà. Il y a une approche un peu philosophique de toutes les activités humaines. »

(M.)

« Je suis un enfant issu de l'immigration, de père et de mère algériens immigrés dans les années 60 en France. Et qui se sont installés en France et puis qui ont eu quatre enfants. Moi, je suis le troisième d'une fratrie de quatre enfants. Ils ont toujours vécu entre Noisy-Le-Sec, Bondy, Bobigny. Après ils ont eu des aléas, on a changé, on était rue Pierre Sémard, on a été dans différents quartiers de Noisy. Après, on a été dans le logement social au Landot, la cité, une grosse cité. Et puis voilà c'était l'ascension sociale avec pour la première fois la douche dans la maison, les toilettes dans la maison, la baignoire... Par exemple, on a vécu pendant quatre ans dans un pavillon mais on n'avait qu'une chambre, c'est là qu'on a eu le logement, parce qu'on dormait à cinq dans une chambre. Donc, il y avait juste le lit pour les parents, 190 par 200, et on avait trois lits superposés. Mon petit frère est arrivé en 1969 et là on a eu un appartement. Et toujours à Noisy-Le-Sec.

Les études ici, scolarité à Noisy-Le-Sec. Seconde T1, première F1, bac F1. Je devais devenir ingénieur. Mais j'ai pas fini, j'ai pas bossé le bac, j'ai arrêté parce que j'ai découvert le travail social. Donc j'ai fait animateur, j'ai fait de l'animation et je me suis spécialisé là-dedans. J'ai passé mon BAFA... Les années 70 c'était tout ce qui était éducation populaire, les MJC, maisons des jeunes et de la culture. Et si tu veux la Seine Saint Denis [...] ça a été un grand terroir de l'éducation populaire. On testait les nouvelles expériences adaptées par rapport aux publics difficiles, tout ça dans les années 70/80. Il y a eu beaucoup d'actions, je dirais de pédagogie innovante qui se sont faites en Seine Saint Denis. Il se disait qu'il fallait une pédagogie adaptée, tu sais comme c'est la zone, la violence... Puis après j'ai fait la fac. Je suis rentré, j'ai passé les oraux à la fac de Saint Denis pour avoir une équivalence bac comme j'avais arrêté en première F1. Et donc j'ai fait un DEUG d'éducation et de communication linguistique. Après j'ai toujours cherché quoi. J'aime bien me cultiver.

Tu vois, ici je donne un coup de main, je suis dans l'association de vélo, je suis bénévole aux Restos du coeur, à Rêvons la culture... Je suis dans plein d'assos. Tiens, moi je fais du vélo, toi aussi. C'est un côté social, on échange, on parle, on rencontre du monde. Par exemple, nous dans nos interventions on va dans les quartiers. C'est aussi parce que nous aussi on a été dans ces quartiers-là, puis on n'avait rien, on n'avait pas de vélo. Et puis même si on en avait, on ne pouvait pas réparer, on vit avec zéro franc. [...] Et donc, oui c'est l'échange. Mais aussi sauver la planète, autour de la vélocité. La vélocité, c'est si tout le monde se met au vélo, déjà c'est moins polluant ! C'est moins bruyant. Ça respecte l'environnement, les routes... C'est pour que ça se développe aussi ! j'aime bien le vélo et je trouve que c'est un outil même en terme de communication et d'échange qui est assez... qui crée du lien. C'est plus dans la création de lien, dans une dynamique sociale.

Et puis j'ai aussi pris conscience que le problème c'est qu'on consomme cinq planètes et on n'en a qu'une. Et en plus, nous on va peut-être en profiter, mais on la doit à nos enfants. Et puis au monde... »

Ce qui caractérise ce public, outre son origine sociale modeste et son caractère familial, c'est son insertion dans les réseaux associatifs locaux. Ce public issu du monde associatif constitue sans doute un « premier cercle » au sein des classes populaires. Ce premier cercle est en mesure de diffuser à plus grande échelle ce travail de mise en culture d'une sensibilité écologique. J'ai en effet constaté que bien des personnes, fréquentant le LEØ et faisant partie du monde associatif, venaient régulièrement accompagnées de «nouveaux» à qui elles présentaient le squat et ses activités.

Au même moment, dans les médias, les appels à l'action contre le réchauffement climatique et l'effondrement de la biodiversité se succèdent. Des scientifiques et des artistes en appellent à l'autorité de l'État et à des mesures coercitives contre les populations présentées comme trop infantiles pour se soucier de la nature. À cette attitude surplombante, l'enquête ethnographique menée durant plusieurs mois dans le squat écologiste apporte des arguments contraires : les personnes rencontrées et interrogées ne se désintéressent pas des enjeux environnementaux. Les activistes du LEØ ont pu s'appuyer sur le public populaire qui est venu à leur rencontre pour mettre en place des activités de sensibilisation à la réduction de la consommation ou au réemploi d'objets manufacturés et de vêtements, tout en prônant une éthique de la joie et de la convivialité bien éloignée des appels à l'austérité et à l'autoritarisme étatique.

Mais pour qu'une dynamique plus ample s'engage à Noisy-Le-Sec, il aurait fallu qu'un contexte favorable permette la poursuite de ces activités. Ce contexte favorable, les institutions politiques ne le proposent pas : selon la totalité des personnes interrogées, la mairie freine même toute initiative de ce type. On trouvait pourtant là tous les éléments d'une mobilisation environnementale progressive – et non d'une rupture radicale de paradigme – s'appuyant sur des besoins et des pratiques inscrits dans la vie quotidienne. Il s'agissait d'une véritable mobilisation sans besoin d'actions de communication, et encore moins de politiques coercitives visant à « changer les comportements » du public, selon le mot d'ordre lancinant du moment.

L'apparent paradoxe d'une initiative écologiste en milieu urbain, populaire et industrialisé s'efface donc à partir du moment où l'on observe les pratiques et où l'on ne reste pas prisonnier d'une définition classique de l'environnementalisme structurée par le dualisme séparant nature et culture. Là où, dans leurs appels, des scientifiques pensent l'État et les politiques publiques comme les principaux moyens de résoudre la crise environnementale en imposant des comportements supposés vertueux à des populations conçues comme infantiles, l'enquête montre une capacité à s'investir activement dans une conception de l'environnement relevant d'autres modes de légitimation que ceux de l'expertise environnementaliste et sans attendre que l'État n'intervienne.

Avant l'ouverture au public, George passe au LEØ. C'est l'animateur de la friche théâtrale de Noisy-Le-Sec, et Michel et Amélie lui ont proposé de l'aider dans l'aménagement du jardin de sa friche. On discute de ses activités, de théâtre, etc. A 15h, comme chaque dimanche, Michel va ouvrir la grande porte coulissante qui ferme l'accès au LEØ. Les gens commencent à arriver. Il y aura environ 60 à 70 visiteurs entre 15h et 20h30.

« C'était cool, cette journée ! » me dit Amélie, en fin d'après-midi. Elle est rayonnante, et m'explique qu'une journée comme celle-ci rattrape toutes les tensions de la semaine. Je lui réponds spontanément : « oui, c'était cool ». C'est le lendemain que je me suis demandé : « qu'est-ce qui a fait que cette journée était « cool » ? Quelles ont été les conditions de cette parenthèse enchantée pour Amélie et Michel, et du plaisir que j'ai pris à être dans ce lieu, durant presque toute une journée passée à trier des vêtements dans un bâtiment sombre et froid, alors que j'aurais pu aller me promener au soleil dans Paris ?

En repassant dans ma tête le film de ce dimanche, et en constatant qu'il y avait finalement eu assez peu de véritables discussions avant le début de la soirée, j'ai finalement compris que ce qui était « cool », ça n'était pas nos échanges, ça n'était pas inscrit dans la parole, mais que cela correspondait à un ensemble de minuscules détails dans les interactions, détails qui convergeaient tous dans la même direction : chacun avait fait ce qu'il avait à faire sans qu'aucune directive ne soit énoncée. Pris dans la bienveillance du moment et du lieu, nous avions tous participé au rangement des objets ou des vêtements sur les étagères : il n'y avait plus d'un côté les membres du LEØ, et de l'autre son public, mais un collectif qui commençait à se connaître, des personnes échangeaient de petits signes de connivence, le tout avec beaucoup de tact.

C'est une somme d'interactions microscopiques qui avait rendu cette journée particulière. Et l'absence totale d'imposition hiérarchique, de coordination, de planification.

Je commence à bien connaître la gratuiterie, et quand j'arrive au squat je me mets au tri des vêtements, et à leur pesée. Je retrouve une dame âgée, accompagnée d'un adolescent qui vient faire réparer sa patinette. Alors que je m'avance vers elle avec une paire de chaussures neuves en cuir de taille 40, elle me dit qu'elle cherche des chaussures de taille 40 pour l'adolescent mais qu'il n'en trouve pas… je les lui tends, et elle est ravie. Plus tard, elle m'aide à ranger des bijoux « fantaisie », tout en en prenant quelques-uns pour elle sur le présentoir de la gratuiterie.

Plusieurs interactions de ce type se produisent et font que « quelque chose » se passe au sein du groupe réuni par les hasards de la journée. Je revois une mère de famille accompagnée de ses quatre enfants. Elle a apporté un gros gâteau au chocolat car aujourd'hui on fête le passage de la tonne : en effet, plus d'une tonne de dons a été apportée depuis l'ouverture de la gratuiterie. Chacun se sert du gâteau, tandis qu'Amélie cuisine des pains *naan* sur la cuisinière à gaz du LEØ. Elle les accompagne de tisanes et de confitures. Tout a été fabriqué, comme d'habitude, à partir de nourriture invendue récupérée gratuitement à la sortie d'un magasin bio de Romainville avec qui le LEØ a un accord. Un vieux monsieur timide cherche des habits dans la gratuiterie. Il a visiblement peu de moyens. Ses chaussettes sont en piteux état. Il récupère une valise entière de vêtements, dont une très belle veste neuve en cuir. Il a des problèmes d'élocution, mais il m'interroge à propos de légumes. Je finis par comprendre qu'il veut des renseignements sur l'Amap : je l'oriente vers Amélie. Il s'insère progressivement au groupe, échangeant quelques mots avant de partir. Même chose avec une dame que je n'avais encore jamais vue, la quarantaine, qui vient aussi pour la gratuiterie. Mohamed, toujours jovial, arrive et m'aide spontanément comme la fois précédente pour le tri, le pesage et la mise en rayons. Au détour d'un jeu de mot (« Ferdinand de Chaussure », pour parler du linguiste Ferdinand de Saussure), il m'apprend qu'il a suivi des cours à l'université Paris 8, en linguistique et communication, dans le cadre de sa formation de travailleur social.

De son côté, Eva a enfin passé le cap de l'indécision, voire de l'angoisse, et a décidé d'ouvrir son Mac pour le réparer avec l'aide de Michel. Avec son accent germanique, elle prend des notes pour se rappeler d'où viennent les vis et les composants qu'elle extrait de la machine. Elle apprend aussi la signification du terme technique de « nappe », qui désigne les câbles électriques qui raccordent des composants entre eux et qui sont moulés dans un support de plastique flexible et plat. Elle y passe une grande partie de l'après-midi, travaillant jusqu'à 20h sous la lampe : l'opération chirurgicale semble bien se passer.

Avec le recul, cette journée me fait penser à celles passées à La Réunion, lors de mon enquête ethnographique à Mafate avec les ouvriers de l'ONF, qui travaillaient ensemble avec une absence totale de hiérarchie et sans ordre de la part du forestier responsable de l'équipe. Comme dans le cas de Mafate, au LEØ chacun improvisait en sachant toutefois quoi faire, et comment faire, pour contribuer à la dynamique d'ensemble. On était tous et toutes là pour des raisons certainement très différentes : économiques pour les plus désargentés, pour l'ambiance et l'espace du lieu pour les mères de famille avec leurs enfants, pour réparer des vélos ou des ordinateurs en panne pour d'autres personnes, pour donner un coup de main, comme Mohamed qui est visiblement adepte d'entraide, ou pour découvrir le lieu avec un intérêt pour l'écologie comme dans le cas de jeunes que la presse qualifierait de « bobos » et qui n'ont pas à craindre ici les critiques ironiques si souvent adressées à leurs aspirations à un autre monde. Le soir, deux dames (l'une très enveloppée, mais que ça fait rire car elle ne trouve aucun vêtement à sa taille) s'installent avec Amélie et moi dans le coin sofas, et on discute d'écologie puis de tout et de rien durant une bonne heure.

Les interactions que j'observe ne sont pas qu'interpersonnelles. Des collectifs se connectent, et même des flux de matière circulent. C'est le cas à la friche théâtrale « Ulysse » de Noisy, qui est un lieu improbable, une petite surface triangulaire bétonnée coincé entre des immeubles en ruine, des rues tristes et un conservatoire dont le bâtiment flambant neuf et vert pomme ressemble à une soucoupe volante de film de série B. Le LEØ installe là sa gratuiterie ambulante chaque samedi et une cabane de bois ouverte aux quatre vents sert de salle de répétion à une petite compagnie de théâtre. Un artiste local a peint une oeuvre d'un goût discutable sur un pan de mur à moitié effondré.

Dans cette friche urbaine microscopique, un gang de mamies tricoteuses s'affaire à réaliser de très belles tentures de laine colorée qui finiront en décoration sur les murs du squat. La compagnie de théâtre joue un épisode d'Ulysse de Joyce chaque semaine, avec la participation de Michel qui assure de petits rôles. Une association de Montreuil vient y expliquer les principes du compostage. Un atelier de construction d'instruments de musique spectaculaires, réalisés à partir de déchets de plastique, attire également les jeunes du quartier.

Michel et plusieurs jardiniers amateurs ont décidé de renaturer le sol en retirant à la pioche la surface de goudron qui le recrouvre, en arrachant les buddleias - ces plantes invasives mal nommées « arbres aux papillons », qui sont en réalité nocives pour les papillons -, en y plantant des fleurs et quelques légumes, et en réalisant un décor à l'aide de pavés récupérés sur place. Pour jardiner, il faut du terreau, et il faut retirer des quantités de cailloux. C'est là que le flux de matière s'organise : une association de Romainville a un champ et recherche des cailloux pour y construire des terrasses. En échange, elle donne au LEØ la bonne terre dont elle dispose. Le tout est transporté en voiture, dans des seaux. Aucun échange marchand, mais la patiente construction de liens de confiance, et un partage de savoirs entre plusieurs collectifs. Une écologie politique s'incarne.

Au squat, des débats animés se tiennent entre des étudiants qui se définissent comme des « totos », proches du black block, et Amélie et Michel. C'est le sempiternel clivage entre d'un côté l'écologie « colibris/petits gestes » et de l'autre l'analyse des rapports de domination en termes de « classe/race/genre ». J'ai toujours eu du mal à voir la contradiction entre ces deux positions, mais cette discussion est récurrente dans ces milieux. Elle est d'ailleurs également présente chez les universitaires, du moins pour ceux à qui il reste un brin de conscience politique. C'est un débat intéressant, mais qui me semble reposer plus sur des affinités avec des pratiques politiques que sur de véritables distinctions conceptuelles. Le fait de renvoyer l'écologie aux « petits gestes » et à l'initiative individuelle et d'en faire ainsi le signe d'une naturalisation du libéralisme me paraît une erreur de perspective. D'une part parce qu'il existe une tradition écologiste radicalement anticapitaliste, et très politisée (je pense à Murray Bookchin aux USA, et aussi à André Gortz en France) : il serait ridicule de voir dans ces gens-là des représentants de la bourgeoisie individualiste. Bookchin a tout de même été ouvrier fondeur, et il a fait le coup de poing contre le patronnat et les flics lors de sa période anarchosyndicaliste ! D'autre part, parce que le passage de l'action individuelle à l'action collective est le propre du politique. Ne voir du politique que dans les actions concernant des groupes ou

des classes de population d'emblée structurées, c'est se condamner à ne pouvoir plus construire aucun espace politique. On ne va pas loin politiquement avec cette vision de la politique. Quant à la description des sociétés et de leurs cadres politiques, si l'on ne disposait que d'outils aussi massifs que ceux des classes, des genres et de la race, on occulterait toute la pragmatique des rapports sociaux au bénéfice de cadres interprétatifs surplombants et parfois réducteurs.

Ainsi, des relations de confiance se sont nouées entre le LEØ et le quartier. Cela se concrétise en particulier lorsque le LEØ va créer une structure associative en parallèle à ses activités de manière à pouvoir déposer des dossiers de demandes de subvention auprès des collectivités territoriales. Les premiers membres de cette association sont tous des habitants de Noisy-Le-Sec qui avaient découvert et apprécié les activités du LEØ et qui souhaitaient contribuer à son développement. À une exception près, moi-même, habitant de Bobigny et dont la carte d'adhérent affiche le numéro 3, ce dont je ne suis pas peu fier !

Un autre signe qui ne trompe pas, c'est que lorsque le LEØ sera expulsé de Noisy-Le-Sec, et qu'il s'installera à Pantin, des habitants de Noisy-Le-Sec continueront à venir très régulièrement en dépit du trajet plus important à réaliser. Ce n'est donc pas une simple relation fonctionnelle et basée sur la proximité qui s'est nouée entre le squat et les habitants. C'est bien une relation structurée par la confiance et la compréhension d'enjeux d'une écologie politique qui n'a pas son équivalent dans l'offre des collectivités territoriales.

Au fil du temps, et aussi au gré des rencontres, le LEØ est donc devenu un espace d'action, d'interactions et de débat. Un lieu de construction politique autour d'enjeux d'écologie, mais aussi une manière d'habiter le monde en composant avec sa matérialité et ses contradictions. Un des éléments déterminant de cette capacité à agir et à mobiliser, c'est le fait de disposer d'un bâtiment, d'un lieu de vie et d'expérimentations. C'est pourquoi les squats sont aussi détestés par les institutions politiques. Pas seulement parce qu'ils enfreignent les normes sacro-saintes de la propriété, mais aussi parce qu'ils permettent à des collectifs de se structurer, et à des idées de passer de la sphère individuelle à l'action collective et politique.

Expulsions, entraides, réinstallations

Le LEØ n'a pu s'installer plus de six mois à Noisy sans être expulsé. Il a donc fallu déménager une importante logistique (meubles, supports utilisés pour la gratuiterie, matériaux et outils du garage d'autoréparation, etc.). La solidarité du quartier a joué son rôle, puisque des habitants et moi-même nous sommes relayés durant plus d'une semaine pour aider le couple à déménager. Dans un premier temps, ce matériel a été réparti dans les caves de plusieurs habitants, mais aussi dans des squats amis. C'est tout un réseau informel de solidarité qui est intervenu, jusqu'à ce qu'un autre collectif de squatteurs propose au LEØ une solution d'hébergement à Pantin : les caves d'un vieil immeuble désaffecté, plus petites que le bâtiment de Noisy.

L'initiative de sensibilisation à l'écologie a pu se poursuivre, à une échelle plus réduite et auprès d'un autre public, plus gentrifié compte tenu de la proximité renforcée de Pantin avec Paris. Ce squat a finalement été lui-aussi victime d'une expulsion. C'est pourquoi le LEØ a décidé d'ouvrir un nouveau squat, toujours à Pantin, mais dans un autre bâtiment industriel désaffecté. 4000m² d'anciens entrepôts, plutôt bien situés, et qui retrouvent enfin une utilité.

L'activité du LEØ s'inscrit donc dans la faible durée des squats, toujours soumis à l'arbitraire juridique en matière d'obtention de la « trêve hivernale », ou aux pressions des propriétaires ou des politiques pour les faire expulser. Même dans le cas d'un squat d'activités allant dans le sens d'une sensibilisation à l'environnement et recueillant l'adhésion des habitants, le principe de la propriété privée et l'obsession de garder des locaux inoccupés vides restent la norme.

FABONI
L'ATELIER
RENOVATION
BUT

Dans certaines pièces du nouveau bâtiment, il y a beaucoup de travail à réaliser avant de pouvoir s'installer. On s'y attelle. Dans le petit groupe de jeunes et de moins jeunes qui s'activent, j'ai la surprise de retrouver l'une de mes étudiantes. À l'étage, des *open spaces* vitrés seront transformés en chambres, en cuisines, ou en salons.

Au sens propre comme au figuré, les squatters habitent les ruines du capitalisme : usines en faillite, déchets et objets déclassés, nourriture de récupération. Et ils évitent de s'inscrire dans la consommation et les échanges monétaires. Ainsi, les ruines du capitalisme peuvent encore être habitées. Et on peut y découvrir des manières de renouveler nos imaginaires de la catastrophe et de la précarité : les ruines du capitalisme permettent encore l'éclosion de la vie.

DANGER

Le nouveau LEØ de Pantin a été rapidement aménagé. Il ouvre maintenant le jeudi soir à partir de 18h et le dimanche à partir de 15h. La gratuiterie ambulante s'installe toujours à Noisy le samedi dès 15h. De grandes baies vitrées ont été récupérées depuis les *open spaces* de l'étage et installées au rez-de-chaussée en remplacement des rideaux de fer opaques. La partie du bâtiment ouverte au public est maintenant à la fois très lumineuse (une fois qu'on est entré) et transparente quand on l'observe de l'extérieur. Le coin des livres est la première chose qui frappe le regard depuis la cour : l'ensemble ressemble un peu à une bibliothèque. À l'extérieur, comme ça avait été le cas à la friche théâtrale de Noisy, des toilettes sèches ont été installées.

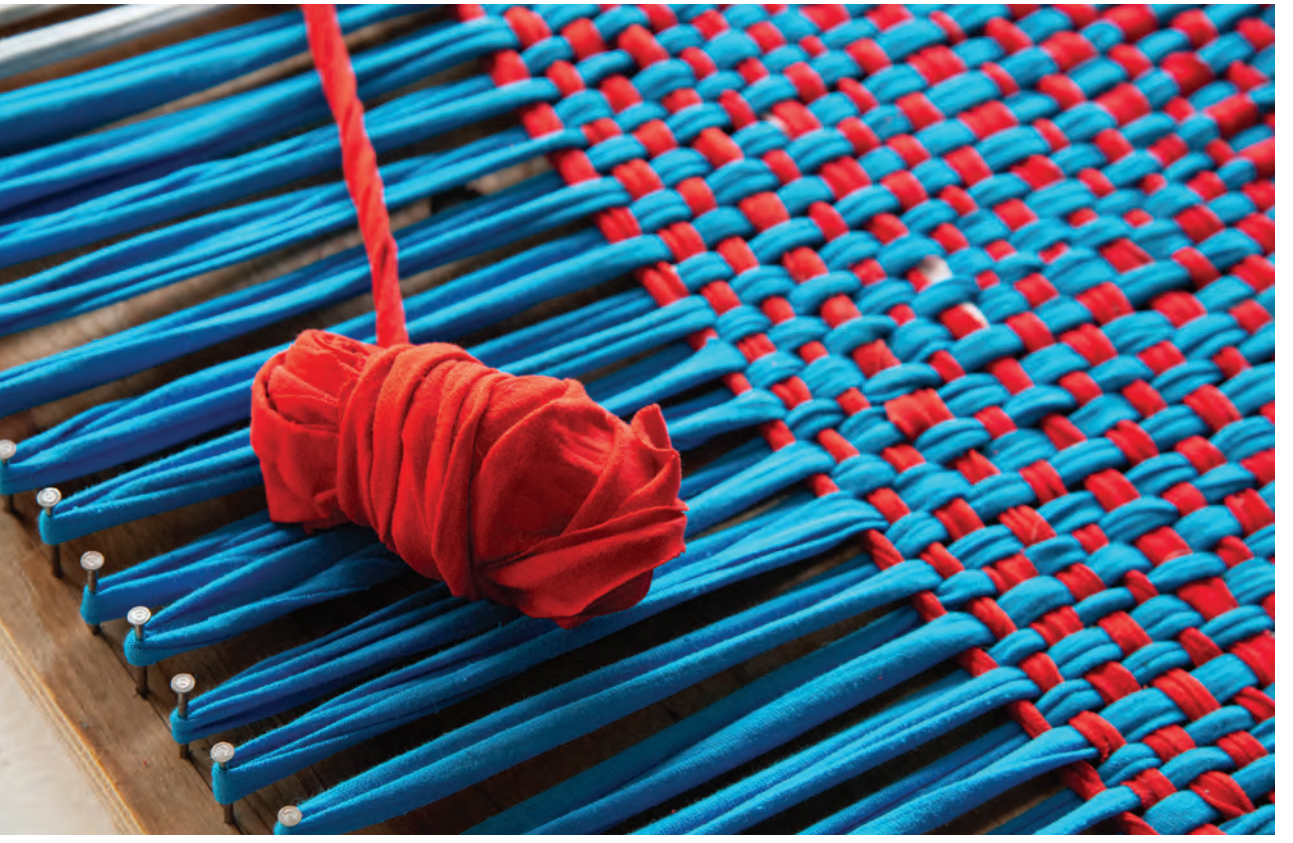
Le LEØ, qui dispose maintenant de beaucoup plus d'espace qu'à Noisy, accueille de nombreux collectifs et des associations auxquels il fournit une logistique. Un club de boxe anglaise féminine, une AMAP, une association d'aide aux migrants, des collectifs soutenant les luttes LGBT, etc. Plusieurs salles sont également disponibles pour des réunions et pour des assemblées générales d'associations. Certaines abritent temporairement un plateau de tournage, d'autres s'ouvrent à de l'hébergement solidaire de migrants. Des Gilets Jaunes, des militants écologistes d'Extinction Rebellion, ou encore le Collectif contre Europacity s'y croisent. Des ateliers s'y développent à l'initiative d'habitants du quartier : un atelier couture, un atelier de lactofermentation, etc.

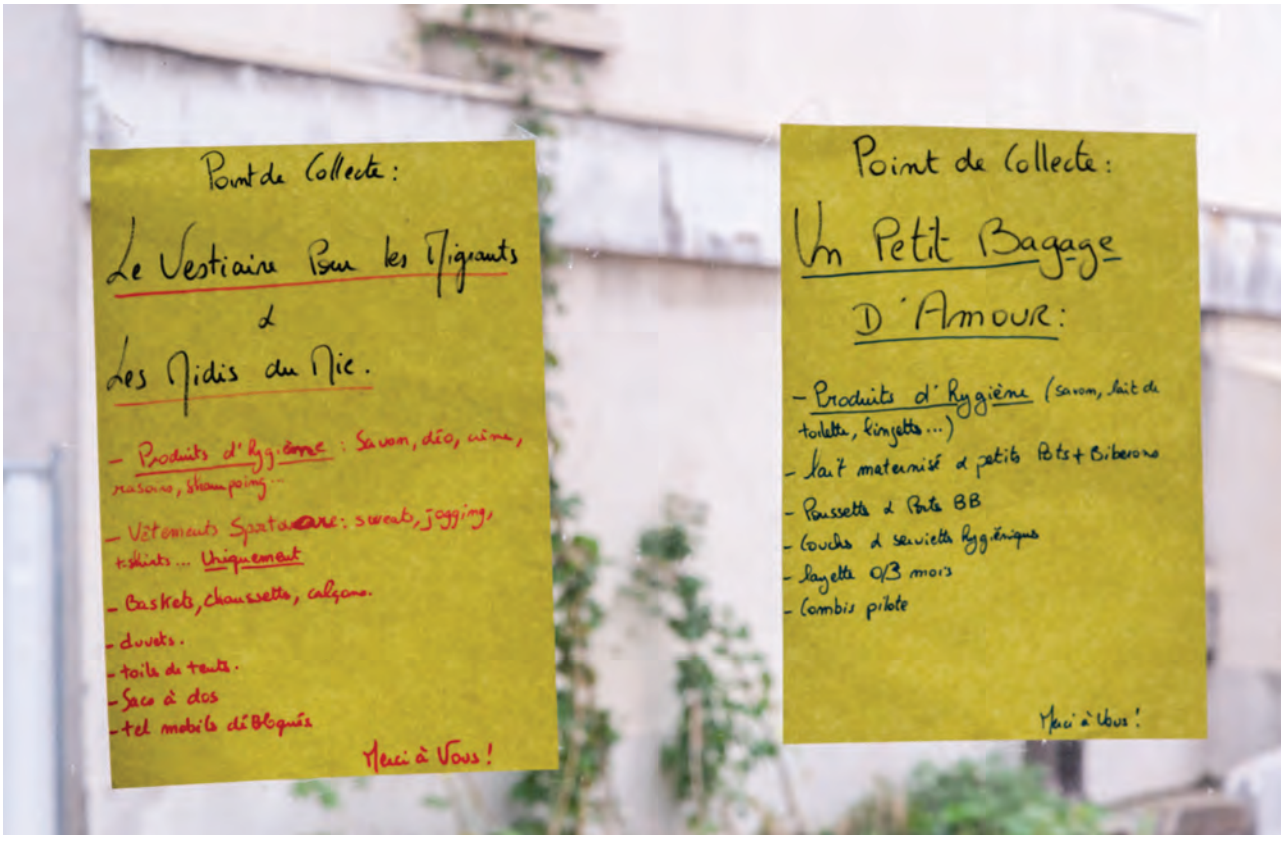
L'atelier coûture intéresse plusieurs jeunes femmes dont une sur le point d'accoucher : elles sont de Pantin, et se réjouissent de l'existence du LEØ qui leur apporte non seulement un lieu pour leurs activités de coûture (couches culottes lavables pour bébés, sacs en tissus pour transporter des fruits et légumes en vrac de façon à ne pas dépendre des sacs jetables des magasins), mais aussi un espace de discussion. L'une d'entre elles m'explique qu'elle y redécouvre son quartier à travers le regard des autres.

Le soir, des documentaristes présentent leurs films, des artistes organisent des spectacles. Joëlle Le Marec, Marie Roué et moi-même proposons des conférences sur l'écologie politique le jour de l'inauguration du nouveau bâtiment du LEØ. Amssi, un jeune Ivoirien, vient rapper sur une sono prêtée par un squat voisin, et nous installons dans la cour les « encombrants » de Pierre Delavie - des statues évoquant à la fois le sort des migrants et l'urgence écologique.

brother

ENCOMBRANT
WX752952




Point de Collecte :
Le Vestiaire Pour les Migrants
&
Les Midis du Nic.
- Produits d'hygiène : Savon, déo, crème, rasoirs, shampoing...
- Vêtements Spartakare : sweats, jogging, t-shirts ... Uniquement
- Baskets, chaussettes, caleçons.
- duvets.
- toile de tente.
- Sacs à dos
- tel mobile débloqués
Merci à Vous !
Point de Collecte :
Un Petit Bagage
D'Amour :
- Produits d'hygiène (savon, lait de toilette, lingettes ...)
- Lait maternisé & petits Pots + Biberons
- Poussette & Porte BB
- Couches & serviette hygiéniques
- Sagette 0/3 mois
- Combis pilote
Merci à Vous !

Le LEØ est devenue une ruche extraordinairement active en quelques mois seulement. Notamment depuis qu'Extinction Rebellion (XR) en a fait l'une de ses bases logistiques pour ses actions parisiennes. Je dis à Amélie que j'ai un peu de mal à savoir qui est qui maintenant que le lieu est fréquenté par tant de monde, ce qui tranche avec l'époque de Noisy où chacun avait fini par se connaître. Elle me dit que pour elle c'est la même chose, mais ça semble l'enchanter car le lieu a enfin atteint son objectif : contribuer activement à la convergence des luttes. Cependant, on fait maintenant un peu plus attention aux personnes qui passent dans la partie privée du squat. On plaisante sur la présence éventuelle des RG… On vient d'apprendre qu'un rapport parlementaire prépare la criminalisation du mouvement végan et peut-être même d'une partie de l'écologie considérée comme trop « radicale ». Dans quel univers mental ces élus vivent-ils ?

Au squat, c'est la préparation de l'inauguration de la semaine de rébellion européenne d'Extinction Rebellion. Intense activité d'une centaine d'activistes présent.e.s chaque jour dans tout le bâtiment en même temps que les ateliers habituels.

Dehors, un accordeur accorde un piano posé sur un chariot à roulettes, car XR a prévu un concert. Amélie et Michel sont exténués, mais continuent à mettre la main à la pâte (littéralement pour Amélie qui prépare un gâteau). Je marche vers un point de rencontre d'XR qu'on m'a indiqué, le long du canal face au Zenith et à la sphère métallique de La Villette. L'ambiance est festive et poétique.

EXTINCTION REBELLI
SE REBELLER EST NOTRE DEVOIR

DÉSOBEÏSSANCE ?
TUER LE CAPITALISME :
CE PETIT GESTE
QUI NOUS SAUVERA

LÉGITIME
DÉFENSE !
EX

Extinction Rebellion mise beaucoup sur la « com' ». Drapeaux colorés, déguisements, maquillage, etc. Tout est fait pour satisfaire le photographe de presse. Les membres d'XR ont d'ailleurs passé un temps infini à réaliser leurs banderoles et leurs drapeaux au LEØ, dans le cadre d'ateliers de sérigraphie. Mais il ne semble pas y avoir de réflexion sur le thème de la communication, qui est posée comme allant de soi. La communication persuasive et ses stratégies événementielles me semblent pourtant constituer une partie importante des problèmes écologiques et sociaux que le capitalisme nous impose. Fabriquer de faux besoins pour pousser à la consommation, créer des effets de domination, fabriquer de la fausse distinction, voilà ce que fait le marketing. Quand des activistes écologistes utilisent les mêmes outils, le risque est d'aboutir au même monde et de ne rien transformer en profondeur. Or, c'est bien de ce monde-là, celui de la com', des diverses formes de domination et de la consommation à outrance, dont il est urgent de se débarrasser.

XR ne se résume cependant pas à une simple stratégie de communication. Le 5 octobre 2019, un regroupement de près d'un millier de militants et de militantes d'XR, de Gilets Jaunes, du Comité Adama Traoré, de collègues universitaires de la revue d'écologie politique « Terrestres » et de divers activistes anticapitalistes ont occupé l'immense centre commercial « Italie 2 », place d'Italie à Paris, pour protester contre l'inaction des gouvernements en matière de lutte contre le réchauffement climatique et d'extinction de la biodiversité. J'ai alors mieux compris la raison de certaines activités que j'avais pu observer au LEØ, notamment les entraînements à l'escalade en rappel. C'était pour préparer l'accrochage des banderoles et des slogans sur les hautes façades vitrées du centre commercial.

EXTINCTION REBELLION
Cort

Dans le centre commercial occupé règne une agitation bon enfant, et les Gilets Jaunes sont bien présents. J'apprends qu'Assa Traoré a pris la parole. Une banderole, immense, affiche le slogan « Ecologie sociale et solidaire ». Une petite fanfare joue devant l'une des entrées du centre. Régulièrement des activistes reprennent en cœur : « Travaille ! Consomme ! Ferme ta gueule ! ». Dommage, je suis venu sans mon appareil photo.

Slogans, chansons, tags anticapitalistes sur les vitrines. Je remarque une grande banderole jaune frappée du logo d'XR et portant le slogan : « Ecologie radicale, mort au capital ». J'apprendrai plus tard que ce slogan a fait débat en AG : le texte « mort au capital » était jugé trop violent par les pacifistes d'XR, et donc déplacé. C'est cependant la première fois que je vois XR assumer publiquement un propos anticapitaliste.

Le lendemain, lors de l'inauguration de la semaine de rébellion européenne d'XR qui débute le long du canal de l'Ourcq à La Villette, des pancartes anticapitalistes sont également présentes. J'ai mené quelques entretiens avec des activistes du mouvement, et j'ai pu observer leur travail. J'en ai aussi discuté avec Amélie et Michel. Je sais donc que derrière les logos et les drapeaux colorés, il y a une véritable détermination à changer le monde. Il y a des gens qui sacrifient leur santé, leur travail, leurs études pour cet engagement. Dans la presse et sur le web, quelques éditorialistes et philosophes paresseux pontifient et critiquent un mouvement écologiste qui leur paraît « manipulé » par le capitalisme vert, ou sans message politique clair. Evidemment, quand on se tient ainsi à distance des gens et des pratiques, on ne perçoit que la surface des choses.

(A.)

« J'ai 21 ans. J'ai grandi à Paris 16ème. Dans une famille qui était [...] plutôt de droite pour des raisons économiques. L'envie de garder son argent, quoi. Et J'ai grandi avec eux jusqu'à mes 18 ans. J'ai été dans un lycée parisien, qui est un très bon lycée où il y avait très peu de mixité sociale. J'ai - d'origine, mes parents - une famille immigrée marocaine et ma mère est plutôt française et j'en parle souvent comme [...] l'un des exemples de la méritocratie, donc ce qui permet de croire en la méritocratie. Donc j'ai grandi, j'avais toujours un profil plutôt Lettres que sciences et j'ai senti assez tôt qu'il y avait quelque chose dans la manière dont j'ai grandi qui n'était pas une vérité ailleurs.

[J'étais dans] un collège où il y avait quand même une petite diversité. Comme il y avait des logements sociaux autour, il y avait à la fois des fils de cadres, et des fils de personnes qui vivaient dans les appartements des quartiers... Donc voilà, ça faisait quand même des clashs comme ça, donc je n'étais pas très très à l'aise avec mes privilèges. Mais jusqu'à mes 18 ans il n'y avait pas du tout l'environnement. Il y avait une conscience des inégalités, une envie de faire les choses différemment de mes parents. Des idées un peu plus à gauche, différentes. Mais l'écologie ne rentrait pas en ligne de compte. J'avais l'impression que les gens qui parlaient d'écologie c'était des gens plus politisés que moi. Moi je ne me sentais pas politisée. Je ne me sentais pas légitime de parler de changement climatique, c'était un peu lointain. Après j'ai été étudier à Montréal... donc j'ai commencé une licence de philo et là-bas j'ai rencontré des personnes qui m'ont montré que l'écologie ça pouvait être un sujet dont je pouvais parler. Et, par exemple que moi-même je pouvais changer mes habitudes alimentaires. J'étais genre "euh, c'est chouette mais moi non !". Au fur et à mesure, avec des interactions avec des gens comme moi, de profils similaires, mais qui eux étaient plus engagés, plus au courant, plus politisés, j'ai compris qu'il y avait un sens et que mon espèce de colère interne que j'avais [...] pouvait tout à fait être liée aux problématiques écologiques, et que c'était le même problème. Donc c'est à Montréal que j'ai commencé à plus formuler une opinion sur le... Plus féministe, plus de diversité sexuelle, ça m'intéressait toutes ces problématiques qui me semblaient très éloignées avant, ou inaccessibles.

La cause écologique et les thèses aussi collapso, effondrement, etc., ont commencé à vraiment m'importer, vraiment m'inquiéter depuis un an, un an et demi. J'ai passé quatre ans à Montréal [...] et là je suis rentrée en juin et pour moi maintenant, je pensais continuer en philo, maintenant c'est moins une évidence. Là, je vais faire un service civique dans une asso écolo [...] et à côté je fais pas mal d'XR.

J'ai entendu parler de leurs actions, j'ai entendu parler des blocages, de ce qu'ils avaient fait à Londres et j'ai senti qu'il y avait quelque chose de convivial à trouver là-dedans. Qu'il y avait ce qui s'appelle ici une culture régénératrice. Des gens qui se mettaient ensemble et faisaient les choses de manière non violente et ça m'a beaucoup intéressée, intriguée.

J'ai fait toute une journée de formation et pendant toute la journée de formation tu as quand même des gens très différents sociologiquement. C'est quand même très blanc et c'est quand même pas mal le genre qui ont le temps de passer un dimanche à faire des drapeaux et qui ont eu l'accès intellectuel à tout ça. Mais bon, dans ces gens-là il y a des gens d'âges différents, de niveaux de militantisme différents. C'était assez fort de passer une journée à parler de violences policières, de comment faire par rapport à la police, de se mettre en situation et discuter de ce qu'est la violence, de ce qu'est la non-violence.

Il y a pas mal de blocages, de trucs qui sont prévus. Je vais voir, j'aime bien l'idée pour l'instant de bosser en amont et de les aider en amont. Je ne sais pas si je suis encore prête à aller me faire gazer... »

(B.)

« J'ai fait un bac S (Sciences de la vie et de la terre) et j'ai eu la mention très bien… J'ai fait sept mois de prépa HEC à Rennes. Après ça j'ai fait trois mois de *woofing* en Irlande. J'ai arrêté pour plusieurs raisons. La première, c'était que psychologiquement j'étais en *burnout* : je suis allé à l'hôpital. J'ai repris après être allé à l'hôpital pendant deux mois mais c'était plus du tout la même chose au niveau du mental et du rythme. Je ne comprenais pas, aussi, pourquoi l'Histoire nous était enseignée de cette sorte-là. Je trouvais vraiment qu'on la voyait d'un point de vue occidental et du point de vue des vainqueurs. Ce qui a commencé à me mettre la puce à l'oreille sur le problème systémique des choses. Et puis, j'ai commencé à entamer une réflexion profonde sur l'écologie à ce moment-là aussi. J'ai passé un peu l'année à être en contradiction avec mes professeurs, à remettre en question tout ce qu'ils pouvaient dire. Ça dérangeait pas mal aussi parce que je suis quelqu'un qui… Enfin, j'argumente, j'appuie, j'étaye ce que je dis à chaque fois. Pour un professeur qui enseigne ça depuis 40 ans c'est un peu dur à entendre. Ça a été un peu difficile : j'ai refait une autre dépression pendant quatre à cinq mois.

En gros ma vie militante a commencé en septembre de l'année passée. J'ai fait un mois et demi avec Alternatiba et en parallèle j'ai co-créé le collectif Citoyens pour le climat à Rennes aussi. Donc j'étais dans deux assos en même temps. Et puis il y a XR qui est arrivé en décembre 2018. Enfin c'est là où je suis rentré dans XR. Ça venait d'être créé en novembre. J'ai combiné dans 3 assos différentes, et à un moment donné j'ai fait le tri et j'ai lâché Alternatiba d'abord, puis Citoyens pour le climat, pour me concentrer à 100% à XR.

J'ai organisé pas mal de marches pour le climat, j'ai réussi à réunir des milliers de personnes et les animer devant avec un micro, etc., c'était cool. Mais il me manquait un ingrédient, je sentais que c'était bien ce qu'on faisait mais ce n'était pas suffisant, quoi. Et après j'ai découvert XR. C'est un couple qui a lancé le groupe XR à Rennes qui était venu tracter dans une manifestation qu'on organisait et on a commencé à sympathiser. On est vraiment devenu très proches de ces deux personnes, et voilà : on a co-construit le groupe à Rennes. Et j'étais très très vite investi au niveau national juste après être arrivé.

Ce qui m'a beaucoup plu c'est qu'on s'accorde sur dix principes, dix trucs, quatre revendications, on ne cherche pas à faire un éventail, entre guillemets, à perdre notre temps. Il y a vraiment quatre revendications qui sont là, posées, claires, très ambitieuses. Et un moyen, une méthode d'action qui m'ont plu tout de suite quoi. Et ça a été un peu un défi : quand je suis arrivé dans XR, je me suis mis dans le groupe "action logistique", je suis devenu coordinateur du groupe au bout de deux semaines avec H et… C'était un peu un défi à moi-même, je me suis dit "bah tiens le truc ou t'es le moins à l'aise tu vas te mettre dedans" et au final j'ai vraiment, enfin c'était, je sais pas… J'ai pris plaisir à organiser des actions et à les faire, et voilà.

Je crois qu'organiser le Pont de Sully, c'était un peu la première grosse grosse action de XR en tant que tel. On revenait d'une semaine d'action à Cannes, quand je suis arrivé à Paris. Et Sully ouais c'était… Bah c'était assez ouf quoi ! Faire des *briefings* à 300, 400 personnes, c'était notre premier gros *briefing* quoi. On avait juste l'expérience du blocage de La Défense en tant que grosse action de désobéissance civile. Il y avait le plan A c'était le Pont au Change et le plan B c'était Sully. Le plan B c'était moi qui l'avait fait. J'avais vraiment envie qu'on choisisse Sully. J'avais un mauvais feeling avec le Pont au Change. On avait décidé de prévenir la police la veille, et puis elle nous attendait sur le Pont au Change le lendemain. […] Là c'était un test de rendre publique cette action, avec le lieu et l'heure. Pour voir la réaction policière en face. Les anglais font ça de manière systématique. En France, personne n'osait essayer, entre guillemets, donc on s'est dit "on fait un test, on ose et on annonce publiquement ce qu'on va faire et on verra bien si ça se fait ou pas".

L'objectif d'Extinction Rébellion, comme moi je le perçois, déjà c'est d'amener à massifier, enfin... un mouvement qui se veut inclusif. Donc que le plus de personnes rejoignent le mouvement et deviennent acteur ou actrice de ce dernier, participent aux actions, à la fabrication matérielle ou quoi que ce soit. Vraiment de diffuser [...] largement la vérité, enfin... la vérité à mettre avec des guillemets, enfin le constat scientifique qui est le nôtre, qu'on soit au courant de ce qui se passe réellement. La deuxième et troisième revendication, c'est la neutralité carbone en 2025 et l'arrêt de la destruction de l'écosystème. Et, enfin moi, ce qui m'intéresse le plus, c'est la quatrième revendication, c'est la création d'une assemblée citoyenne qui va être chargée de décider - pas seulement consultative -, qui va pouvoir définir ses propres mandats, etc., et un peu, une réappropriation du pouvoir par et pour le peuple. Nos leaders aujourd'hui sont incapables de prendre ces décisions qui ont d'autres paramètres que ceux du système économique et des entreprises qui les tiennent tous à la gorge. Donc vraiment donner le pouvoir aux gens et qu'on s'en ré-empare pour répondre à l'urgence qui est la nôtre. »

(C.)

« Mes parent sont assez... font attention, sont assez sensibilisés à la cause écologique j'ai envie de dire. [...] C'est une chose qui me parle depuis un temps. Et à laquelle je suis sensible de toute façon. [...] J'adore XR parce que tu te retrouves à faire des trucs que t'as jamais fait. Tu te dis "ah, je ne suis pas très manuelle"... je me retrouve à coudre des drapeaux, à peindre des drapeaux à faire de la sérigraphie... À créer des trucs. Des supports de déambulation. C'est magique. C'est vraiment d'une richesse humaine incroyable et il n'y a pas de jugement, et je retrouve partout cette bienveillance que j'apprécie particulièrement et qui semble pour moi être la solution. Après il y a des gens qui s'entendent plus ou moins à XR, mais on est là pour quelque chose de commun et ça, ça crée simplement un lien extrêmement fort et je trouve ça magique en fait. Hier je suis rentrée dans l'atelier - pourtant j'étais déjà rentrée six fois - et je voyais tout le monde afféré a ses trucs, ça discutait ou c'était hyper concentré. Et en fait je me suis tapé une grosse bouffée d'émotion. J'étais super émue, j'ai trouvé ça magnifique et je me dis en fait, ouais, c'est à mon avis ça la solution. Chercher à travailler ensemble et arriver tous à peu près à vivre et pas survivre et franchement... Et ça ça m'a plu beaucoup beaucoup dans XR.

J'ai fait des actions d'affichage [...], on colle avec de la farine, de l'eau et du sucre parce que c'est beaucoup moins chimique que la colle chimique. C'est complètement naturel. Ça dure moins longtemps mais ça ne dégrade pas. [...] L'extinction des lumières aussi, ça j'avais déjà fait. On peut éteindre les enseignes lumineuses des magasins... [...] il y a un petit boîtier avec une languette qu'il suffit de baisser. Ça éteint les enseignes lumineuses. Genre j'ai éteint le Franprix à côté de chez moi, personne ne l'a rallumé. Ça fait un mois et demi qu'il est éteint ! Et ça c'est extrêmement jouissif comme action parce que c'est à effet immédiat et c'est... il n'y a pas grand risque. Enfin, Il n'y a pas vraiment de risques juridiques.

Il y a un truc qui me semble important aussi, enfin... pour moi, pour mon engagement au sein d'XR, c'est le fait d'être en action, de faire des choses, que ce soit tendre des drapeaux, d'aller coller des affiches, d'éteindre les lumières ou préparer à manger pendant que d'autres sont en train de faire ça, ou faire le ménage parce qu'après on a craspouillé le lieu et il faut nettoyer. Moi ça me permet de pas déprimer en fait. Parce que sinon, bah, en fait... non mais ce n'est quand même pas très joyeux le contexte dans lequel on vit et le contexte vers lequel on se dirige ! Et moi, là, j'ai trouvé une soupape de sécurité... »

Le mardi 1er octobre 2019 était un jour important, car à 9h du matin débutait l'audition au Tribunal d'Instance de Pantin dans l'affaire « EPFIF contre Michel et Amélie ». L'EPFIF, c'est l'Etablissement public foncier d'île de France qui possède le bâtiment squatté par le LEØ. Nous sommes une dizaine de personnes venues en soutien. Amélie nous a briefé : à l'arrivée de la cour, nous devrons tous nous lever, puis nous rasseoir à l'invitation du juge. Il ne faut pas siffler, ni manifester. Amélie s'est habillée de manière inhabituelle aujourd'hui : pas de Doc Martens oranges, mais une jupe et des bottines. Michel aussi a fait un effort vestimentaire. Amélie a apporté des publications citant le LEØ, dont une tribune que j'ai publiée dans Médiapart avec des collègues chercheurs et un article plus scientifique que j'ai rédigé pour une revue d'architecture.

La plaidoirie de l'avocate de l'EPFIF débute. Une plaidoirie violente, presque aboyée. Elle demande une condamnation pour « voie de fait », et dénonce l'« agressivité » de Michel et Amélie à l'égard de l'EPFIF, ainsi que la mise en danger du public qui vient au LEØ en raison de l'état du bâtiment. Tout cela est évidemment faux.

L'avocat du LEØ est jeune. Il travaille bénévolement pour le monde des squats, par affinité politique. Il prend la parole et démonte posément tous les arguments de l'avocate : il n'y a aucune mise en danger du public car ce n'est pas le bâtiment occupé qui est dangereux, mais un autre, qui a été sécurisé par des barrières et qui n'est pas accessible. De même, la Cité Fertile (une friche mitoyenne du LEØ, que Michel désigne ironiquement sous le sobriquet de « Disney Palettes » car c'est une friche faussement alternative) a fait l'objet d'une convention avec la mairie qui pourrait être reproduite dans le cas du LEØ. Enfin, l'avocat pointe le rôle social indéniable du LEØ auprès de femmes migrantes, de jeunes sans domicile ni emploi, et le soutien d'universitaires (je suis cité à la fin de la plaidoirie).

Le 22 novembre, j'apprends par un SMS d'Amélie que le LEØ a gagné son procès en première instance. Trois ans de délai avant expulsion sont accordés au LEØ. On fêtera ça dignement ! Pour une fois que le pot de terre fracasse le pot de fer, on ne va pas s'en priver !

Les bonnes nouvelles se multiplie, puisque une institution territoriale reconnaît le travail effectué et a accordé une subvention au LEØ. Une partie de cette subvention a servi à rémunérer un étudiant en situation précaire afin qu'il transcrive les entretiens dont on peut lire des extraits dans ce livre. Les ateliers proposés par des habitants se multiplient, de même que les associations de solidarités qui bénéficient de l'aide du LEØ, notamment une association d'aide aux femmes réfugiées enceintes ou avec enfants et qui vivent à la rue (« Un petit bagage d'amour ») et une association de soutien aux jeunes migrant·e·s de Paris-Couronnes (« Les midis du MIE »). À tel point que, si au début de mon enquête l'une de mes questions de recherche était de savoir sur quelles ressources les activistes de l'écologie sociale allaient s'appuyer pour franchir les épreuves qui allaient donner une légitimité à leur projet, aujourd'hui je suis obligé de renverser ce questionnement en me demandant pour qui les activistes seront dorénavant une ressource et un cadre de légitimation de l'action d'autres activistes, pour le monde associatif, voire pour les institutions. Ce renversement est absolument réjouissant !

Enfin, l'expérience du LEØ commence à créer des émules, puisqu'un autre squat, dont les membres avaient été hébergé.e.s par le LEØ au moment où ils et elles avaient été expulsé.e.s, vient d'ouvrir un nouveau bâtiment à Romainville, dans un quartier très populaire : le DSXL bénéficie comme le LEØ d'un immense bâtiment industriel laissé en friche, qui sera dorénavant un lieu de vie et de solidarité au lieu d'être vide et stérile. Alors qu'au départ le DSXL n'étaient pas particulièrement intéressé par l'écologie, il a d'entrée de jeu ouvert une gratuiterie et un atelier d'autoréparation. J'y retrouve Amélie et Michel, qui s'y impliquent lors du démarrage de cette nouvelle aventure. Un des membres du DSXL, qui passe souvent au LEØ, me dit un jour en plaisantant : « nous sommes les enfants du LEØ ! ». Et à propos d'enfants, une jeune ivoirienne qui était enceinte et hébergée au LEØ faute d'avoir trouvé une place *via* le dispositif défaillant du 115, a accouché et rejoint dorénavant l'équipe.

La vie bourgeonne dans tous les sens dès que les égoïsmes et la brutalité du capitalisme s'effacent au profit de l'entraide et de la créativité.

Le capitalisme ne sera pas renversé ce soir, nos gouvernements n'agiront pas plus qu'avant contre le réchauffement climatique et la sixième extinction des espèces va se poursuivre. Mais le LEØ aura au moins prouvé qu'un tout petit nombre de personnes déterminées et cohérentes peut contribuer à rendre ce monde plus habitable.

Dans un moment où l'urgence environnementale exigerait qu'on construise collectivement une nouvelle « composition des mondes » articulant les sociétés au reste du vivant et aux non-humains – tâche Ô combien difficile – aucun dispositif juridique, politique ou d'aménagement du territoire ne permet d'accueillir les initiatives visant à l'émancipation et à la sensibilisation aux enjeux environnementaux. Les politiques publiques imposent l'éducation au « développement durable » dans les écoles, mais bannissent l'éducation populaire des quartiers défavorisés au profit d'une logique de profit à court terme et de la « requalification » des banlieues par leur bétonisation. Tout doit être sous contrôle politique... mais que contrôle encore la politique dans un monde financiarisé et globalisé qui fonce vers sa destruction ? Puisque les experts, les aménageurs et les institutions politiques sont en échec, il serait temps de laisser place à de nouveaux récits, faits de solidarité et d'écologie sociale, et de libérer les imaginaires institutionnels et politiques en s'appuyant sur l'intelligence du public.

Environnement, société et politique sont intimement liés, mais pour comprendre leur articulation il faut se défaire des définitions communes de chacun de ces termes. Ce n'est pas tant la conceptualisation abstraite qui peut nous aider que l'observation et l'analyse de pratiques situées, l'ethnographie d'un groupe et de ses pratiques restant un très bon moyen de se défaire des idées reçues. La photographie, aussi, peut y contribuer. J'espère avoir rendu compte de ce que j'ai vu, perçu et compris, non pas avec objectivité - laissons ce triste mot aux journalistes - mais avec justesse.

Gilets
Jaunes,
soyez raisonables.
Il
faut
de
l'ordre
...
Plus d'armes
pour la police
Les sans-papiers
en prison!
Les casseurs
aussi!
Les squats,
CASTANER

Une joie discrète

Par Joëlle Le Marec, professeure à l'université Paris Sorbonne - Celsa

Je vais ce soir-là à Pantin par la rue du Chemin de Fer, un passage perdu aux portes de la ville. La rue s'engage le long du périphérique puis tout de suite en-dessous, dans un paysage obscur auquel on ne comprend rien (talus, courbe, masses obscure des bâtiments industriels, rumeur continue du trafic automobile) mais qui signifie le rejet et la misère des marges. Je longe sur ma gauche des files de tentes, matelas, bidons, ordures, plastiques, et des feux allumés à même le trottoir, autour desquels se détachent des silhouettes furtives brouillées par la bruine hivernale, des hommes (et sans doute des femmes), une chanson et un rire jeune et clair s'élèvent dans la lumière des flammes. Qu'ont-ils traversé avant de s'installer dans cette marge hostile d'une ville qui les refuse ? Ils semblent à peine exister, mais ce sont eux qui fabriquent les avenirs. Ils sont à quelques mètres de l'endroit où je me rends, la rue débouche sur un rond-point dégagé, le LEØ, le Laboratoire Écologique Zéro Déchet, est de l'autre côté. D'ailleurs certaines habitantes auraient pu être là sur le trottoir de la rue du Chemin de Fer. L'une d'elle attend un enfant : des avenirs à venir. Le LEØ fait le lien entre la ville nécrosée sous ses couleurs publicitaires et la ville reprise par la vie dans ses marges. Il fait partie de ces endroits où l'on récupère quelque chose qui manque, ou quelque chose dont on s'aperçoit qu'il manquait au moment où on le rencontre : nos liens à des milieux plus riches que ceux dans lesquels nous nous habituons à vivre peu à peu.

Une fois qu'on en a franchi le seuil, on y retrouve des personnes, inconnues ou familières. Toutes entretiennent quelque chose de l'atmosphère générale qui en fait un lieu sûr sans qu'il y ait besoin d'organisation particulière. Nous savons que nous le devons à Amélie et Michel, génies du lieu, qui ne semblent pourtant jamais préoccupé.e.s par des tâches plus importantes que celles d'être avec toutes celles et tous ceux qui sont là, alors même que, de mois en mois, des transformations considérables apparaissent, inconcevables dans n'importe quel autre site : ouverture du lieu, matériaux et vitrerie, distribution des espaces, aménagements, conditions d'accueil pour les ateliers, les réunions et les spectacles (écrans, estrade, sono, etc.), gratuiterie, fonctionnement de la cantine, etc. Tout cela est impossible et pourtant tout cela advient.

Je me rappelle l'interprétation de l'épisode de la multiplication des pains, proposée par Françoise Dolto et Gérard Severin dans « L'évangile au risque de la psychanalyse » : la foule affamée est nourrie miraculeusement par des aliments (pains et poissons) qui semblent surgir de nulle part, ou plutôt de toutes parts, hors toutes médiations et conditions habituelles par lesquelles on peut se procurer de quoi manger. Les auteurs proposent de réfléchir au fait qu'à ce moment, il devenait concevable et même aisé de procéder autrement, par des moyens inexistants dans le monde structuré par les pouvoirs et par l'argent qui est encore le nôtre : par l'entraide qui soudain ouvre des perspectives et rend possible ce qui ne l'était pas, juste avant.

C'est un lieu où se reconstituent et s'entretiennent des potentialités secrètes qui n'ont pas besoin de s'exprimer ou de s'affirmer sur le champ : tout ce qui se passe, nourrit discrètement une sécurité politique ordinaire dont nous bénéficions tou.te.s et à laquelle nous tentons de contribuer, parfois du simple fait d'y être un peu autrement. Une sécurité au sens non viriliste qui renvoie à la confiance et à ses effets, et que nous revendiquons, car il ne vaut pas nous laisser voler nos mots par la langue policière et autoritaire.

L'existence du Laboratoire Écologique Zéro Déchet intensifie par contraste l'expérience inquiétante de ce qui se passe dans d'autres lieux habituels, ceux où l'on travaille en particulier. Ce contraste s'accentue de plus en plus, au fil de la multiplication des effractions politiques ordinaires comme Nuit Debout, les réseaux d'hébergeurs des migrants, les ronds-points, les mobilisations continues depuis des années. À Nuit Debout par exemple, certain.e.s ont vécu et partagé l'expérience de faire ce qui est chaque jour entravé, pratiquer en plein air ce qui n'était plus possible de pratiquer pleinement dans les lieux dédiés : enseignement, débat, culture, services à autrui.

Nous essayons d'être corrects dans nos lieux de travail, mais nous sentons que nous y servons peut-être des intérêts ou des pouvoirs qui nous échappent, que nous entretenons des fonctionnements violents comme la gestion ou le management, ou que nous contribuons à des abjections qui se déroulent ailleurs. Comme lorsque nous achetons des objets fabriqués dans des conditions que nous n'arrivons plus à oublier ou à nier, et qui font effraction elles-aussi dans le réel bourgeois, tapissé d'un papier peint kitsch : vitrines, affiches, affiches encore, écrans, sirènes et puis soudain, , partout, l'indécence qui perce sous la trame dense de la communication, la misère, la souffrance, le prix exorbitant payé par d'autres, invisibles.

Nous courons le risque, à peu près partout, de rencontrer l'indignité. Imre Kertész, dans « Le chercheur de traces » (2003) se méfie de l'allure innocente de la petite ville calme qui se trouve en proximité du camp vers lequel il revient. Soudain, quelque chose se déchire dans l'atmosphère, et la ville lui apparaît autrement, dans sa vérité atroce. Il en va parfois de même dans les lieux professionnels, même à l'université et dans des lieux de service public : nous savons désormais, lorsque nous obéissons à des procédures nouvelles prescrites continuellement par nos tutelles et nos partenaires, que nous nuisons très certainement à nos enfants, et même à toutes celles et à tous ceux qui nous aident à produire des connaissances, car celles-ci seront exploitées par des opérateurs politiques ou marchands qui détruisent les biens communs. Pour supporter ces indignités croissantes, nous nous retranchons derrière le discours sur la complexité des choses, les compromis nécessaires à la vie en commun, la difficulté de désobéir ou de sortir du jeu tant qu'il y a des possibilités de travailler à ce qu'on sait être juste et cohérent, à certains moments. Dans un endroit tel que LEØ ce type de problème n'existe pas. Ce qui s'y passe ne nuit à personne, ne sert aucun pouvoir caché. Ce qui s'y passe n'est pas complexe au sens où ce terme est mobilisé parfois comme un nuage d'encre masquant un non-dit, puis un indicible, dans l'ombre portée de nos actions dans un monde régi par un fonctionnement néolibéral hostile au vivant. Il en résulte l'expérience directe de la décence ressentie et entretenue et la joie qu'elle apporte. Joie discrète : nul besoin d'en faire état ou de s'en approprier l'expression, comme le fait la publicité par exemple.

Les images qu'en a faites Igor Babou, comme les paroles collectées, nous permettent justement de nous débarrasser du cadenassage visuel et intellectuel opéré par les médias et par les discours sur les tiers lieux, l'alternatif publicitaire, l'esthétique de la décence, de la sobriété, industriellement récupérée au bénéfice de l'indécence et de la circulation d'argent, quelque part, ailleurs, dans des poches d'individus qui se fichent de décence et de sobriété.

Le LEØ me fait penser aux grandes bibliothèques publiques que j'étudie, c'est-à-dire auxquelles je prête attention : des refuges, les réserves d'une vie écologique et sociale pleine et entière hors toute mise en scène grotesque d'intensité et de mouvement, les lieux qui auraient dû être si nombreux si le cours des choses n'avait pas abouti à l'extinction de la plupart des milieux de vie, biologique et sociale.

Le LEØ est un laboratoire écologique pour d'autres raisons encore que le soin aux objets, à ce qu'on boit ou qu'on mange, aux matériaux. Il est pour moi le lieu où la réalité sensible n'est pas exploitée pour produire des représentations d'autre chose qu'elle-même. C'est pourquoi elle peut se développer ici et dans les corps qui l'habitent, avec, au fond de cette réalité sensible, la nostalgie déchirante et bienvenue du soin retrouvé à ce que nous avons perdu et qui est vivant encore.

Le vivant en lutte

Par Amélie Monnereau (Laboratoire Écologique Zéro déchet)

On nous félicite souvent, on admire notre courage, on nous questionne sur notre engagement.
Loin de me flatter, tout ça me met finalement mal à l'aise...

Car si nous sommes deux à tenir la barre de ce canot de fortune, qui erre et tangue au gré des tempêtes, nombreux sont ceux qui rament avec nous au quotidien ou qui nous ont permis en plein cœur des creux de trouver un peu de courage et de reprendre la mer.

Outre tous les bras bienveillants qui nous aident à trimbaler notre bazar de port en port, ils sont nombreux à nous transmettre leurs espoirs, à partager leur expérience pour orienter notre route, à nous donner leur confiance voire leur amitié.

Nombreux sont ceux aussi qui avant tout cela nous on nourrit de leurs projets, de leurs folles aventures, de leurs échecs et de leurs rêves.

Nous ne sommes pas deux dans cette histoire, mais des dizaines, des centaines : un organisme vivant où chacun va et vient, donne ce qu'il/elle peut et où chacun je l'espère trouve sa place le temps qu'il/elle le souhaite.

Nous ne sommes pas deux, mais des milliers, tous liés par le même désir de faire changer le monde.

Loin d'être un sacrifice, ce projet est un bout de vie, un épanouissement, une chance incroyable que je m'offre au quotidien. Un vrai cadeau que de choisir chaque jour quelles taches je veux accomplir et surtout d'avoir le temps de me questionner sur pourquoi et comment le faire. De mettre enfin du sens et de l'espoir dans ma vie.

Une fois nos yeux ouverts, une fois nos sens en éveil et notre cœur de nouveau sensible, il n'est plus possible de supporter notre monde sans nous révolter, puis résister et finalement lutter.

Le jour où l'on dépasse la colère de l'injustice, le mal être de la bêtise mortifère de notre système, le jour où enfin on se lève en pensant être seul, on se découvre des milliers. Nombreux sont ceux qui luttent au quotidien pour la préservation de la nature, pour la justice sociale, pour le droit à l'amour libre, le droit à la santé, pour les droits des plus vulnérables... Nombreux sont les combats, visibles ou invisibles, nombreux sont ceux qui s'éveillent puis se lèvent et n'abdiqueront jamais.

La lutte est ce qui nous permet de garder espoir dans un changement. La lutte

est ce qui nous permet de nous sentir utiles, actifs, et de ne jamais nous résigner. Elle nous permet de survivre à la violence du monde. Et même si nous ne voyons pas les changements advenir de notre vivant, peu importe, car les idées, les graines de liberté que nous aurons partagées permettront à d'autres de gagner.

Je fais partie de celles qui ont choisi de ne plus jamais baisser la tête, qui ont choisi de se lever et qui ont pris conscience de leur pouvoir sur le monde. Je fais partie de celles qui ont encore l'espoir que nous pouvons vivre en paix avec la nature et avec nous-mêmes.

Je fais partie de celles à qui la lutte fait briller les yeux.

LES PLUS BEAUX JEUX DU MONDE
Disposer de la nature
la beletie
COMÈS
Livres à consulter
Sur place
Merci

(Petite) bibliographie

Andres, Lauren et Boris Grésillon, « Les figures de la friche dans les villes culturelles et créatives. Regards croisés européens », *L'Espace géographique*, vol. tome 40, no. 1, 2011, pp. 15-30.

Babou, Igor, Vivre et créer dans les ruines du capitalisme : activisme, écologie et friches urbaines, *Fig. Revue indépendante de critique architecturale*, n° 5, Collectif Fig, 2019.

Babou, Igor, L'atelier politique de la nature. Des grands partages à l'expérience sensible, *Questions de communication*, vol. 32, no. 2, 2017, pp. 7-28.

Bookchin, Murray, *Pouvoir de détruire, pouvoir de créer. Vers une écologie sociale et libertaire,* Paris : L'échappée, 2019.

Bouillon, Florence, *Les mondes du squat*, Paris : PUF, 2009.

Descola, Philippe, *La composition des mondes*, Paris : Flammarion, 2014.

Duny, Patrice, Observatoire foncier n°2, *AUCAME*, Juin 2016.

Gortz, André, *Ecologie et liberté*, Paris : Galilée, 1977.

Grésillon, Boris, « Les « friches culturelles » et la ville : une nouvelle donne ? », *L'Observatoire*, vol. 36, no. 1, 2010, pp. 50-53

Hache, Emilie (dir.), *Ecologie politique. Cosmos, communautés, milieux*, Paris : Éditions Amsterdam, 2012.

Remerciements

Amssi
Michel Couret
Pierre Delavie
Bernard Kalaora
Julien Kohler
Hugo Lasseaux
Joëlle Le Marec
Amélie Monnereau
Fanny Myon
Marie Roué
SideWays
Revue fig.
Mediapart

À toutes les personnes rencontrées au LEØ, qui ont accepté de répondre à mes questions et d'être prises en photo, notamment Momo, Zahra, Malika, Slimane, Stéphanie, Eva, Francis et Véronique, Rafaëlle et Nicolas, Apple, Cire, Carine, Adriana, Many, Khaled, le gang des tricoteuses de Noisy-Le-Sec, Rêvons La Culture, George et la Friche Ulysse, Extinction Rebellion.

À celles et ceux qui font exister l'écologie sociale.

Quelques paragraphes et images de ce livre sont tirés de l'article que j'ai publié dans la revue Fig. et de la tribune publiée dans Médiapart.

La revue Fig. est disponible à cette adresse :
http://revue-fig.com

La tribune sur Mediapart est lisible à cette adresse :
https://blogs.mediapart.fr/les-invites-de-mediapart/blog/101218/une-experience-de-transition-ecologique-et-sociale-defendre

Le LEØ est actuellement (en 2020) situé à Pantin, au 20 avenue Edouard Vaillant. Il dispose d'un blog à cette adresse :
https://www.labozero.org/

Le DSXL est actuellement (en 2020) situé à Romainville, au 101 avenue Gaston Roussel. Il dispose d'une page Facebook :
https://www.facebook.com/dsxlziva/

Chercheur en sciences sociales au sein du laboratoire Ladyss, professeur à l'université Paris Diderot, je suis également photographe de formation. Je travaille sur les relations entre environnement, politiques publiques, savoirs et sociétés. Mes objets de recherche habituels sont le patrimoine naturel (création et gestions des parcs naturels, inscriptions à l'Unesco, etc.) et la démocratie environnementale (participation, plans de gestion des parcs, mobilisations écologistes, etc.). J'ai publié plusieurs livres et de nombreux articles scientifiques sur tous ces thèmes à partir de terrains ethnographiques menés en Argentine, à La Réunion ou encore aux îles Canaries (Espagne). Le thème des friches urbaines et de l'écologie radicale est nouveau et intéressant pour moi car il permet de porter l'attention sur des pratiques bien différentes des politiques publiques de la nature, tout en restant fondamentalement politique. La photographie documentaire est une manière de penser et de produire un savoir sensible dans le cadre de mon travail ethnographique.

contact : igor.babou@orange.fr
blog photo : http://champ-visuel.org
site professionnel : http://igorbabou.fr

Du même auteur :

Babou, Igor, Vivre et créer dans les ruines du capitalisme : activisme, écologie et friches urbaines, *Fig. Revue indépendante de critique architecturale*, n° 5, Collectif Fig, 2019.

Babou, Igor et Le Marec, Joëlle (dir.), *Paysages d'énigmes. Les paysages entre actions, représentations et institutions.* Paris : Éditions des Archives Contemporaines, 2017.

Babou, Igor, L'atelier politique de la nature. Des grands partages à l'expérience sensible, *Questions de communication*, vol. 32, no. 2, 2017, pp. 7-28.

Babou, Igor, *Disposer de la nature. Enjeux environnementaux en Patagonie argentine*, Parris : L'Harmattan, 2009 (collection Sociologies et environnement).

Texte et photographies : Igor Babou
Achevé d'imprimer en juillet 2020 à Paris par Trefle Communication
Dépôt légal : juillet 2020

Ce livre raconte l'aventure d'activistes écologistes installés dans des friches industrielles en banlieue parisienne. Il repose sur un long travail d'enquête et de photographie.
Habiter dans les ruines du capitalisme industriel, y vivre et y développer l'écologie par des formes d'éducation populaire centrées sur l'action plus que sur le discours, aller d'expulsion en expulsion dans un habitat temporaire tout en tissant des liens étroits avec les habitants de quartiers populaires : des collectifs s'organisent au coeur des contradictions contemporaines en pratiquant une écologie sociale et solidaire. Des friches urbaines squattées fournissent des lieux de vie et d'action à des activistes qui refusent l'état du monde et l'inaction politique.

Viv(r)e la friche !

Photographies et texte d'Igor Babou
suivis de "Une joie discrète" (Joëlle Le Marec) et
"Le vivant en lutte" (Amélie Monnereau)

ISBN :
Dépôt Légal : juillet 2020
30 € TTC France

Ce livre est auto-édité. Son prix de vente correspond à son coût de fabrication.
L'auteur ne fait aucun bénéfice sur les ventes.